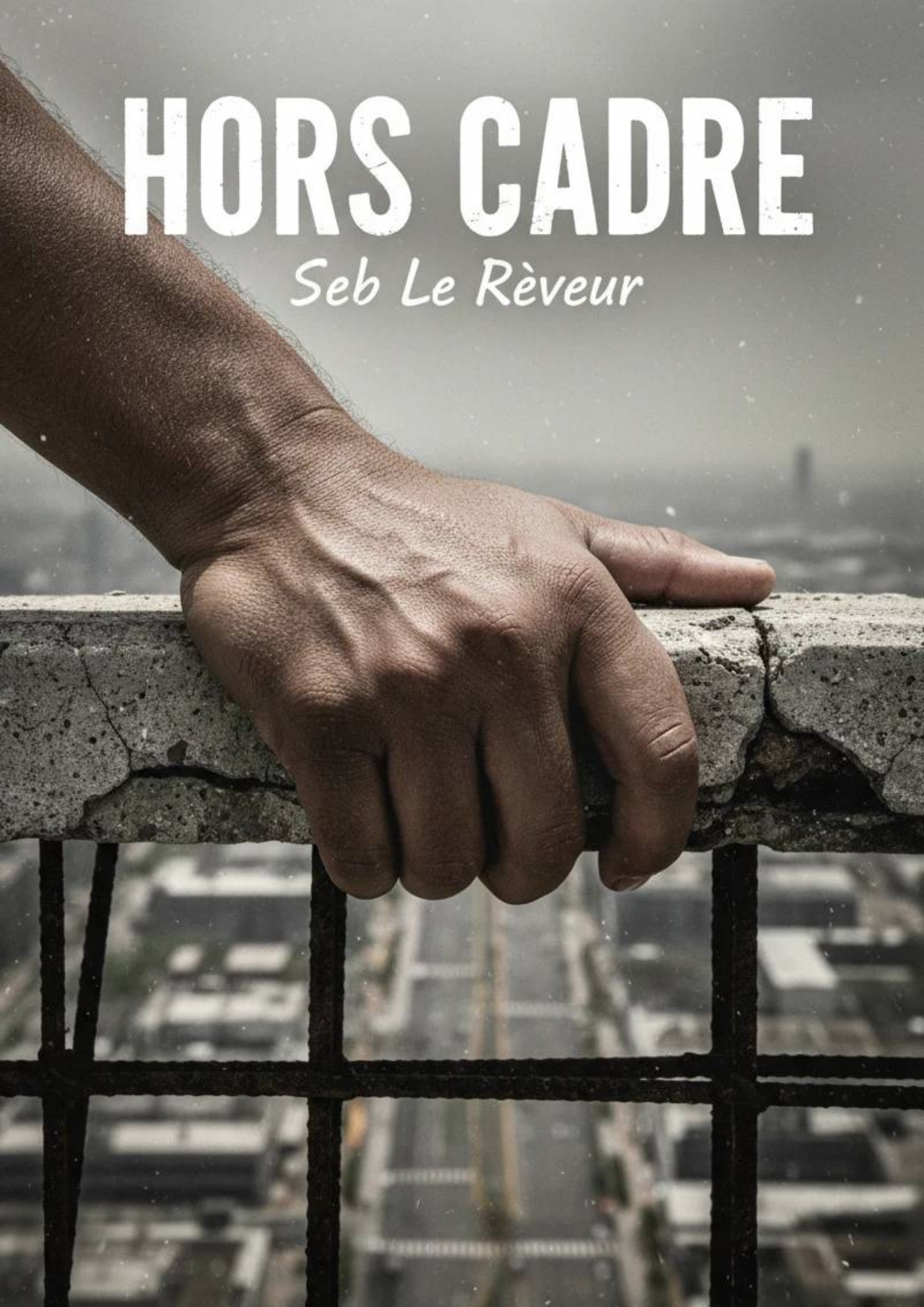


HORS CADRE

Seb Le Rêveur



HORS CADRE

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le béton et la sueur	4
Chapitre 2 : L'assemblage	9
Chapitre 3 : Topographie de l'ennui	13
Chapitre 4 : L'arme à deux euros	18
Chapitre 5 : Dernière prière au kebab	23
Chapitre 6 : Transhumance	28
Chapitre 7 : La diversion caméléon	34
Chapitre 8 : Le geste du Fantôme	38
Chapitre 9 : 90 secondes	45
Chapitre 10 : Sortie de secours	51
Chapitre 11 : Le poids du butin	55
Chapitre 12 : Le marché de l'ombre	60
Chapitre 13 : Le grain de sable	64
Chapitre 14 : L'étau	70
Chapitre 15 : Retour à la pesanteur	76

Chapitre 1

Le béton et la sueur

Le vent siffle entre les jointures du garde-corps en béton effrité. À cette hauteur, au sommet de la tour de la barre des 4000, le monde se résume à une grille. Une matrice de fer et de bitume. Moussa ne regarde pas le ciel. Le ciel est une variable inutile, une étendue grise qui ne crache que de la pluie acide ou un soleil blanc qui brûle la rétine sans éclairer l'avenir. Ses yeux sont rivés sur la ligne D du RER. En bas, le serpent de métal dégueule son flux de travailleurs matinaux. Un battement de cœur mécanique. Le cliquetis d'un ventilateur en fin de vie sur le toit rythme son attente. 06h42. Le train de 06h41 a trente secondes de retard. Dysfonctionnement systémique.

Moussa ajuste la capuche de son sweat technique. Le tissu frotte contre ses tempes, un bruit de froissement synthétique qui couvre presque le grondement lointain de l'A86. Dans sa main droite, sa montre Casio F-91W — l'icône de l'ingénierie low-cost — affiche les secondes avec une précision de quartz absolue.

Ici, dans le 93, l'invisibilité est une condamnation. Au Louvre, elle sera une arme de précision aéronautique.

Il descend du parapet. Ses semelles Nike accrochent le gravier du toit. Direction la cage d'escalier. L'odeur d'urine rance et de produit d'entretien bon marché le frappe au visage dès qu'il pousse la porte coupe-feu. C'est l'odeur du destin qu'on lui a préparé : intérimaire, manutentionnaire, fantôme. Il crache au sol. Un geste sec.

Dans l'ascenseur en panne depuis trois jours, il descend les marches quatre à quatre. Arrivé au 4ème, il s'arrête devant une porte blindée recouverte de tags à la peinture chrome. Il frappe trois coups. Rythme ternaire. Sami ouvre. L'appartement est une

cellule de crise saturée par la chaleur des processeurs. Au centre, une reproduction à l'échelle 1:50 de la vitrine centrale de la Galerie d'Apollon. Moussa s'approche et sort de sa poche un tournevis plat, manche isolant 1000V. Pas une arme, un levier de grade industriel.

— Yanis ?

— Impeccable, chef. J'ai passé l'après-midi hier à jouer les guides. Le badge est cloné. La puce HID Prox a réagi au premier passage. C'est du beurre.

Moussa ne sourit pas. Le beurre, ça fond. Il se tourne vers la chambre. Kévin est au sol, en appui sur les pouces. Un athlète brisé, recyclé en métronome humain.

— 04:12, dit Kévin sans lever les yeux.

— C'est trop long. On a 03:45 entre la ronde de 14h12 et l'arrivée du premier groupe de touristes.

— La porte coupe-feu du rez-de-chaussée gratte sur le linoléum. Ça bouffe trois secondes au verrouillage. Je vais raboter la semelle de mes pompes.

Moussa hoche la tête. Le détail technique est la seule vérité.

13h55. Le Palais du Louvre se dresse comme une forteresse de mépris, de stucs et d'histoire lourde. La lumière de Paris, ce gris-bleu élégant, frappe la pierre de taille avec une froideur aristocratique. Moussa traverse le hall Napoléon. Il se sent comme un virus entrant dans un organisme sain. Son tournevis est en polymère haute densité, une merveille d'ingénierie artisanale conçue pour ignorer les portiques magnétiques.

Il entre dans la Galerie d'Apollon. L'air est sec, filtré, chargé de l'histoire des pilliers de tombes. Il voit la vitrine. Le Régent. Un diamant de 140 carats. Pour le monde, c'est un trésor national. Pour Moussa, c'est un indice de réfraction de 2,417 et une

dureté de 10 sur l'échelle de Mohs. Une faille dans le système.

— Fantôme, lance le signal.

À l'autre bout du musée, dans le café en face de l'entrée du personnel, Sami appuie sur une touche. Dans la salle de contrôle, les caméras Bosch Flexidome figent la réalité.

— Chrono, go.

Dans le faux plafond, Kévin glisse entre les tuyaux d'eau glacée. Ses muscles brûlent, mais son esprit est une horloge suisse. Moussa plaque une ventouse à dépression pneumatique contre la paroi latérale de la vitrine. Un bruit d'aspiration étouffé. Au plafond, Kévin descend un fil de pêche en kevlar muni d'un crochet magnétique.

— Caméléon, crée la diversion.

Dans la salle adjacente, Yanis s'effondre. Il convulse avec une perfection terrifiante. Les gardiens de la Galerie d'Apollon quittent leurs postes, happés par le drame social. La faille est ouverte. Moussa utilise son levier. Le verre feuilleté Saint-Gobain de 18 millimètres grince. Un son aigu, presque inaudible, étouffé par les cris de Yanis. Ses doigts gantés de latex effleurent le froid minéral.

14h06. Le diamant est dans sa paume. Il referme la vitrine. Pas une trace. Pas une empreinte.

— C'est fait. On sort.

Le retour en RER D est une agonie de bruits métalliques. Moussa observe son reflet

dans la vitre rayée à l'acide. Il a l'air de rien. Une parka noire, un jean sombre. Il est le décor. Mais dans sa poche, le diamant est un trou noir qui absorbe toute sa peur.

À Gare du Nord, la dispersion est chirurgicale. Sami récupère discrètement un sac de papier kraft contenant un sandwich industriel Triangle lors d'un croisement millimétré sur le quai. À l'intérieur du sac, dissimulé sous la mayonnaise, le Régent commence son voyage vers l'invisible.

Moussa remonte vers la Courneuve. Il sait qu'il est suivi. Il sent la pression atmosphérique changer autour de lui, ce frisson électrique qui précède l'intervention. Il monte sur le toit de sa tour, là où tout a commencé. Il sort un objet brillant de sa poche et, dans un geste théâtral destiné aux optiques des hélicoptères qui déjà vrombissent au loin, il le jette dans le vide-ordures condamné de la cage d'escalier. Un leurre parfait. Une diversion finale pour protéger la vraie trajectoire.

Le battement d'une veine sur sa tempe remplace le tic-tac de sa montre.

Quand la porte du toit explose sous le choc du bélier, Moussa lève les mains. On le plaque au sol. Le béton contre sa joue sent la poussière et le désinfectant bon marché.

18h00. Salle d'audition n°4 du Bastion. Lieutenant Vauzelle. Le teint gris, le col usé. Il pose un dossier épais sur la table.

— On va la raser, ta tour, Moussa. On va passer chaque conduit au scanner thermique pour retrouver ce caillou. Tu crois qu'on est cons ? On a vu ton geste sur les caméras thermiques de l'hélico.

Moussa fixe un point au-dessus de l'épaule de l'enquêteur. Le silence est pesant, une discipline apprise dans les cages d'escalier. Il laisse Vauzelle s'épuiser en explications

inutiles. Un maître de la BRB ne devrait jamais parler autant.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, Monsieur l'Officier. Je prenais l'air.

Pendant que Vauzelle hurle des ordres pour faire fouiller les tonnes d'ordures de la barre des 4000, à quelques kilomètres de là, dans un centre de tri manuel de la banlieue Nord, Sami travaille. Il porte son gilet jaune, son masque anti-poussière. Il est un rouage parmi les rouages. Le tapis roulant n°3 défile.

Sami voit passer un sac kraft taché de gras. Un geste machinal, mille fois répété. Il saisit le sac, le glisse dans sa poche ventrale. Personne ne regarde l'éboueur. Personne ne voit la poussière.

Moussa s'adosse au mur froid de sa cellule de garde à vue. Il sait que dans dix minutes, le Régent sera caché dans la doublure d'un vieux fauteuil défoncé, au milieu des ressorts qui grincent, dans un appartement où la police ne mettra jamais les pieds parce qu'elle ne sait pas regarder en bas.

Le système a gagné la bataille de l'image, mais Moussa a cassé le cadre de la réalité. Pour la première fois de sa vie, il ferme les yeux et respire un air qui n'appartient à personne d'autre qu'à lui.

Le braquage est terminé. L'invisible a triomphé.

Chapitre 2

L'assemblage

Le sous-sol du bloc G sentait la défaite et le salpêtre. Un cube de béton de quatre mètres sur quatre, coincé sous les canalisations d'eau usée qui gargouillaient comme un estomac malade. Au-dessus, les 4000 dormaient d'un sommeil lourd, celui des fins de mois qui arrivent trop vite. Ici, à moins trois mètres sous le bitume craquelé de La Courneuve, l'air était saturé de l'odeur âcre d'un radiateur d'appoint à pétrole et de la poussière froide des parpaings.

Moussa posa sa montre Casio F-91W sur la table de camping en plastique bleu. Un geste sec. *Clic.* Le bracelet en résine était usé, mais le cristal liquide affichait 02:14:05 avec une insolence numérique. Il ne regarda pas la porte. Il savait qu'ils étaient là. Il entendait les vibrations des pas sur le métal de l'escalier de service. Un rythme de prédateur, un rythme de fuyard, un rythme de fantôme.

Yanis entra le premier. Il ne ressemblait pas à un mec du quartier. Ce soir, il portait un trench-coat beige, un jean selvedge bien coupé et des lunettes à monture d'écailline sans correction.

— T'as l'air d'un fils de notaire en stage de fin d'études, lâcha Moussa sans lever les yeux de sa carte IGN plastifiée.

Yanis sourit. C'était son arme. Un sourire qui ouvrait les loges de boîtes de nuit comme les back-offices des banques.

— L'habit fait passer le portique de la pyramide sans que le vigile ne checke ton sac à dos, répondit Yanis. Son accent avait changé. Une diction parfaite, un ton légèrement

hautain. — J'ai passé deux heures à la cafétéria du Louvre. Le chef de poste s'appelle Didier. Il boit son café sans sucre à 10h15 pile. Il a un faible pour les touristes japonaises qui demandent leur chemin. S'il est occupé à faire le guide, il ne regarde pas le moniteur de la zone 4.

La porte grinça à nouveau. Kévin se glissa dans la pièce. Il ne marchait pas, il se déplaçait avec une économie de mouvement qui trahissait des années de piste d'athlétisme. Ses yeux ne cessaient de balayer la pièce, cherchant les angles morts. Il posa son chronomètre Seiko sur la table, à côté de la montre de Moussa.

— Les ascenseurs du personnel mettent 14 secondes pour monter du sous-sol au premier étage, dit Kévin sans préambule. Les portes restent ouvertes 6 secondes. Si on rate le créneau, le cycle suivant est à 45 secondes. 45 secondes, c'est une éternité. C'est le temps qu'il faut à un flic pour sortir son arme et viser.

— On n'aura pas besoin de viser, intervint Moussa.

Il s'approcha d'un sac de sport élimé. À l'intérieur, pas de Glock 17, pas de fusil à pompe. Juste des boîtes à outils Facom, des ventouses de vitrier industriel, des bombes d'azote liquide et des tournevis de précision d'horloger.

— Une arme, c'est un aveu d'échec, dit Moussa d'une voix blanche, chirurgicale. Si on sort un flingue, on change de catégorie pénale. Mais surtout, l'arme ralentit l'esprit. Tu penses à la détente alors que tu devrais penser au capteur volumétrique.

Sami apparut dans l'encadrement de la porte. Personne ne l'avait entendu arriver. Sami était le genre de gamin qu'on bouscule parce qu'on ne le voit pas. Il portait un sac à dos d'écolier chargé de circuits imprimés.

— Fais le test, ordonna Moussa.

Sami s'enveloppa d'une couverture de survie traitée au carbone, un matériau mat, rugueux. Il passa devant un capteur thermique de récupération que Moussa avait branché sur un vieil écran cathodique. L'écran resta gris, plat. La couverture avait absorbé ses 37 degrés.

— Ça tient, murmura Moussa. T'es un trou noir, Sami. Montre-leur les plans.

Sami étala une liasse de feuilles A3 bleutées.

— C'est les schémas de la rénovation de 2018. Il y a un vide sanitaire de quarante centimètres derrière les boiseries de la salle 702. C'est là que les câbles de la télésurveillance convergent avant de descendre au poste central. Si je branche le Raspberry Pi ici, je peux figer l'image des caméras du secteur Denon sur une boucle de 30 secondes. Mais ça va déclencher une alerte au centre de contrôle pour « perte de signal mineure ». Ils enverront un technicien sous dix minutes.

— Dix minutes, c'est un luxe, trancha Moussa. On sera déjà loin. Écoutez le rythme.

Le silence retomba. Seul le bruit d'une goutte d'eau tombant d'un tuyau perçait le calme. *Ploc.* Un rythme régulier. Une horloge hydraulique. Le temps n'était plus une notion abstraite, c'était une pression physique sur leurs tempes.

— On ne tape pas la marchandise pour le profit immédiat, dit Moussa en fixant le mur où il avait scotché la photo du Diamant de l'Impératrice. On le prend pour montrer qu'on peut briser leur architecture. Pour leur prouver que leurs murs de deux mètres et leurs gardiens à 1500 balles ne valent rien face à quatre mecs qu'ils ont décidé d'ignorer. C'est pas un vol, c'est une intrusion de classe.

Il sortit un petit cylindre métallique de sa poche : un extracteur de pivot à air comprimé.

— On a une fenêtre de tir de 120 secondes entre le passage de la ronde de 11h42 et celle de 11h48. Kévin, prends les ventouses. On ne s'arrête pas tant que le

mouvement n'est pas devenu un réflexe nerveux.

Kévin s'exécuta. Le cliquetis métallique du levier de la ventouse résonna dans la cave : *clic, clic, clic*. Le bruit régulier se mêlait au *ploc* de la fuite d'eau.

— Et si un civil se pointe ? demanda Yanis en ajustant son trench.

Moussa fixa Yanis. Son regard était un abîme de rigueur.

— Tu as ton bagout. Tu lui vends un rêve. Les gens ne voient que ce qu'ils s'attendent à voir. Un mec en costume qui court, tout le monde pense qu'il va rater son train. On va être les ombres dans leur angle mort social.

Moussa ramassa sa Casio et la remit à son poignet. Le clic du bracelet résonna comme un coup de feu.

— On est une montre suisse, maintenant. Si je vois un de vous avec un smartphone dans les prochaines 72 heures, je l'efface du plan. On mange ici, on dort ici.

L'ampoule vacilla. Dans l'ombre, les mains s'activèrent, précises, implacables. Le compte à rebours était lancé. Chaque seconde gagnée dans cette cave insalubre serait une seconde de vie là-bas, sous les dorures.

Moussa ferma les yeux une seconde. Il sentait déjà l'odeur de la cire d'abeille. Il voyait le reflet du diamant. Mais au fond de lui, une certitude froide demeurait : le Louvre n'était pas qu'un bâtiment, c'était un prédateur de pierre.

— Travaillez, dit-il simplement.

Il se tourna vers la porte, l'oreille tendue vers l'escalier. Un bruit inhabituel venait de résonner. Pas un pas, mais un frottement métallique, lointain. Il posa sa main sur un tournevis de précision. Le premier grain de sable venait peut-être de tomber dans l'engrenage avant même que la machine ne quitte le sous-sol.

Chapitre 3

Topographie de l'ennui

10:14. La Casio F-91W de Moussa émet un bip sec, étouffé par la manche de sa parka. Le son est un signal clinique, noyé dans le vacarme métallique de la ligne D du RER qui s'engouffre sous Châtelet-les-Halles. Ici, l'air est saturé d'ozone et de cette odeur de graisse rance qui colle aux parois du tunnel.

Moussa ne lève pas les yeux. Il compte. Yanis est à trois mètres, les mains dans les poches, la démarche souple. Il porte un coupe-vent propre, l'air absent de l'étudiant qui connaît son itinéraire par cœur. Kevin et Sami suivent, invisibles. Ils sont quatre atomes isolés dans un accélérateur de particules social.

La remontée vers la surface est une décompression. L'air passe du soufre au bitume mouillé. Devant la Pyramide de verre, le soleil blanc frappe les facettes avec une violence chirurgicale. Les touristes s'agglutinent comme des mouches sur un morceau de sucre. Pour Moussa, le Louvre n'est pas un sanctuaire ; c'est un coffre-fort à ciel ouvert défendu par une armée de fantômes fatigués.

— On entre par Richelieu, murmure-t-il dans son micro-cravate. Pas de file.
Protocole B.

L'entrée est une formalité de théâtre. Yanis sort sa carte d'étudiant, sourit, vide ses poches avec une grâce désarmante. Le vigile, un quinquagénaire au teint gris dont le badge indique « Marc », ne lève même pas la tête. Marc regarde ses chaussures. Ses pieds lui font mal.

— Ils regardent pas nos visages, souffle Moussa pour l'équipe. Ils regardent nos

pompes. C'est là qu'on passe.

Marc a une sciatique. Il s'appuie sur sa hanche gauche toutes les trois minutes, évitant de se baisser pour fouiller les sacs. C'est la première faille : la lassitude physiologique. Sami se glisse derrière un groupe de touristes. Il n'est pas un homme, il est une ombre. Il passe le contrôle sans un bruit.

Le parquet de chêne commence à craquer sous leurs semelles. C'est le son du luxe, une fréquence de 440 Hz qui résonne sur les lambourdes de pin. L'odeur change radicalement. On oublie le fer pour la cire d'abeille et cette clim feutrée qui semble filtrer jusqu'aux pensées.

11:15. Salle 711. La Joconde. Le cœur du réacteur.

— Ne regardez pas les tableaux, ordonne Moussa. Regardez les gardiens. Les tableaux sont morts. Les gardiens sont en train de mourir.

Yanis cible une surveillante près de la Grande Galerie. Alpha-1. Elle fixe un point invisible, les yeux vitreux. Elle attend la relève de midi. Elle a faim. Elle est en phase de dissociation psychique. Elle ne protège plus rien, elle attend juste que le temps passe.

Kevin circule, le regard mort, son chronomètre de sport en main.

— Relève de 11:30, annonce-t-il, la voix blanche. Deux agents arrivent. Ils discutent du match d'hier.

Dix-huit secondes. Moussa ne note rien, il grave le chiffre dans ses tempes. Dix-huit secondes de flottement entre deux regards. Pour Sami, c'est une autoroute. C'est le temps qu'il lui faut pour éventrer un boîtier de dérivation et disparaître avant que le premier gardien ne lâche son téléphone.

Le contraste est insupportable. Au-dessus d'eux, des victoires ailées célèbrent la grandeur d'un empire. En bas, quatre gamins des 4000 dissèquent la lassitude de l'État. C'est une guerre de positions.

Sami se glisse entre une statue de marbre et un rideau de velours rouge.

— Je vois le boîtier, transmet-il. Serrure à clé triangle. Niveau de sécurité ridicule. Ils font confiance à l'épaisseur des murs, pas à la technologie.

Moussa sourit. C'est l'arrogance des vieilles pierres. Ils pensent que le prestige est une armure. Il observe un gardien assis dans un coin sombre. L'homme lutte contre le sommeil, bercé par le ronronnement de la climatisation.

— C'est ça, notre ennemi, dit Moussa. Ce n'est pas le laser. C'est cet homme qui gagne le SMIC pour surveiller des milliards. Il déteste ces objets autant que nous. On va juste les libérer.

Kevin vérifie son chronomètre.

— 12:00. Bip de midi.

C'est le basculement. Dans tout le musée, les cerveaux saturent. Les regards se croisent, les mains se serrent, les consignes sont marmonnées avec hâte. Un enfant pleure soudainement, un cri strident qui déchire le silence feutré. Le gardien sursaute, tourne la tête. Pendant ces trois secondes, Sami a déjà touché la vitrine. Ses doigts gantés d'un latex ultra-fin ont testé la résistance du cadre.

— C'est du beurre, transmet-il. La vis de maintien est foirée. Un coup de tournevis plat et le panneau bascule.

Moussa ressent une poussée d'adrénaline froide. Ce n'est plus une reconnaissance, c'est une dissection. Ils ne voient plus le musée, ils voient une machine dont ils ont identifié chaque rouage grippé.

— On se replie. Sortie par la porte des Lions. Soyez transparents. Devenez du décor.

La sortie se fait sans encombre. Le choc thermique de l'extérieur les frappe au visage. Ils marchent jusqu'au métro. Ils ne se parlent pas avant d'être dans la rame de la ligne D. Dans le wagon tagué qui les ramène vers le Nord, l'odeur de ferraille revient. Le gris reprend ses droits.

— On les a vus, lâche Moussa alors que le train s'élance dans le noir. On a vu leur vide.

Deux heures plus tard, dans le ventre de la cité, le box 42 grince. Sous un néon nu, Moussa déplie les plans de masse. L'espace est saturé par l'odeur de l'humidité.

— Le système s'appelle Vigie-Plus, dit-il, la voix sèche. Capteurs sismiques, barrières infrarouges, caméras 4K. C'est du vent. Le facteur humain est mort. On va utiliser la physique brute. Azote liquide en spray pour fragiliser l'attache. Un aimant néodyme sous un chewing-gum pour leurrer les capteurs Hall.

Kevin règle son métronome électronique sur 100 BPM.

Tic. Tic. Tic. Tic.

— C'est le rythme, dit Kevin. Six kilomètres-heure. Si on va plus vite, on est des voleurs. Si on va moins vite, on est des suspects. À 100 BPM, on est juste des gens pressés.

Moussa pointe une croix rouge sur le plan.

— Deux minutes quarante. C'est notre zone de grâce entre l'alerte et l'arrivée du PCS. On n'a pas besoin de pirater leur réseau. On va juste braquer la routine d'un système qui se croit éternel. On va être les techniciens de surface de leur cauchemar.

Il ferme son carnet. Le bruit du papier qui claque est le seul signal de fin de mission. Les tours des 4000 se dressent dehors, barres de béton découpant le ciel. Dans la cave, la diode rouge du chronomètre de Kevin est la seule lumière.

— Le 14 à 14h12, on brise la vitre, tranche Moussa.

La Casio émet un nouveau bip. Le Tic-Tac ne s'arrête plus. Il s'accélère. La phase d'exécution vient de commencer.

Chapitre 4

L'arme à deux euros

07:42. La Courneuve.

Le ciel est une plaque de tôle galvanisée, basse, lourde, prête à écraser les tours des 4000. Moussa ajuste le col de sa parka. L'air est un rasoir qui tranche les sinus. L'odeur est celle de l'hiver en banlieue : un mélange de bitume humide, de vieux tabac froid et de l'effluve métallique persistante des rails de la ligne D. Ici, personne ne lève les yeux. On regarde ses chaussures, les dalles descellées, le reflet de sa survie dans les flaques d'huile.

Moussa marche devant. Sami suit, un mètre derrière. Sami, c'est l'ombre. Si vous le croisez, votre cerveau l'efface avant même que vous ne tourniez le coin de la rue. Dans le monde du visible, l'invisible est un prédateur.

Ils s'arrêtent devant « L'Univers du Pro ». La vitrine est un chaos de perceuses décolorées et de bobines de fil de fer.

— Règle numéro un, murmure Moussa. Pas de marques traçables. Pas de factures. On paye en liquide. Pas de sac.

Le carillon de la porte déclenche un tintement aigrelet. À l'intérieur, la chaleur est chargée de poussière de fer. Un vieux néon au plafond agonise dans un bourdonnement électrique saccadé. *Bzzzt. Bzzzt.* Moussa se dirige vers le fond. Ses yeux scannent les blisters. Il cherche la simplicité. Pour vaincre un système à plusieurs millions d'euros, il faut la pureté physique d'un levier.

Il saisit un tournevis plat Magnusson. Manche en plastique injecté orange. Lame en acier trempé. Pas de grip ergonomique, juste de la matière brute. Six millimètres.

— Six balles quatre-vingt-dix, lâche Moussa. L’acier ne fléchira pas. C’est l’extension du bras.

Sami désigne une étagère. Des ventouses de vitrier en ABS noir.

— Modèle à levier unique, précise Moussa. Capacité de levage : 30 kilos. On n’a pas besoin de soulever le monde, juste d’empêcher le vitrage de vibrer. Le silence, Sami. C’est le silence qu’on achète.

Huit euros soixante-cinq au total. Trois pièces de deux euros, le reste en petite monnaie. Le commerçant ne lève pas les yeux. Pour lui, ils vont forcer une boîte aux lettres. L’invisibilité sociale est leur première arme.

09:12. L’appartement de Moussa. Bâtiment C3.

Le salon a été vidé. Les rideaux sont tirés. Une lampe d’architecte projette un cône de clarté crue sur un montage de fortune : une platine de verrouillage fixée sur un bloc de béton de dix kilos pour simuler l’inertie du mur.

Kévin est assis devant. Débardeur de sport, épaules larges, genou gauche enserré dans une attelle en néoprène. Sur son poignet, une Casio F-91W. L’outil de référence. Increvable.

— Le protocole, Kévin, dit Moussa en s’asseyant dans l’ombre.

— Étape 1 : Ventouse à 11 centimètres du bord supérieur. Étape 2 : Tournevis dans le joint. Étape 3 : Rotation de 15 degrés, le cache saute. Étape 4 : Dévissage. Étape 5 : Retrait latéral.

— Le temps ?

— Trente-cinq secondes pour la paroi. Cinq pour l'extraction.

— Les gardiens tournent toutes les huit minutes. Mais l'angle mort de la caméra 4-B ne dure que quarante secondes avant le balayage de la 4-C. On ne dépasse pas, Kévin. Jamais.

Kévin respire par le nez. Il ralentit son sang. Ses doigts longs et calleux se posent sur la table.

Moussa presse le bouton de la Casio. Une impulsion électrique silencieuse lance les cristaux liquides.

Le mouvement de Kévin est une explosion fluide. La main droite écrase la ventouse. *Clac.* La succion est immédiate. Sa main gauche a déjà saisi le Magnusson orange. La pointe d'acier s'insère dans l'interstice. Un mouvement sec du poignet. Le cache-vis saute et retombe sans bruit sur un morceau de moquette. Jamais de métal contre béton.

Kévin attaque la première vis. *Tic. Tic. Tic.* Il appuie avec la paume pour éviter que la tête ne riipe. Une rayure sur le métal brossé brillerait sous les projecteurs comme un phare.

Soudain, le néon du salon grésille violemment et s'éteint. Obscurité totale, à peine percée par la lueur des lampadaires extérieurs.

— Continue, ordonne la voix de Moussa dans le noir.

Kévin ne s'arrête pas. Sa mémoire musculaire prend le relais. Il sent la résistance du pas de vis diminuer. Deuxième vis. Troisième vis. Le rythme s'accélère. Son muscle deltoïde se dessine sous la peau. Il n'est plus un ex-espoir de l'athlétisme brisé, il est une machine.

Quatrième vis. Le tournevis tourne. *Tic-tic-tic-tic.*

Moussa allume une radio. Un flux de rap saturé et de parasites couvre les bruits de l'appartement.

— Le bruit des touristes, Kévin. La clim qui siffle. Le stress. Garde le rythme.

Kévin saisit la poignée de la ventouse. D'un mouvement latéral, il décale la paroi de verre. Il la pose délicatement contre sa jambe. Il plonge la main dans l'ouverture, retire l'objet témoin et plaque sa main à plat sur la table.

Moussa braque une lampe torche sur le cadran de la Casio.

— Trente-deux secondes.

Kévin expire bruyamment. Il est trempé.

— Le filetage accrochait, grogne-t-il.

— Au Louvre, ce sera du verre feuilleté de haute sécurité. Douze millimètres. C'est lourd, ça résiste, ça vit. Si tu forces, ça chante. Tu ne travailles pas sur du Plexiglas de chantier. Tu travailles sur l'histoire de France.

Yanis entre dans la pièce. Il porte un blazer d'Emmaüs un peu trop large et des lunettes à monture d'écaille sans correction. Le Caméléon.

— J'ai les horaires de la relève, dit Yanis. À 15h45, le gardien de la zone 4 décroche mentalement. Il range ses affaires dans sa tête. Pour lui, on sera juste du bruit de fond.

Moussa s'approche de la fenêtre. En bas, une voiture de police glisse sur le bitume, gyrophares éteints.

— Regardez-les, dit Moussa. Ils pensent qu'on est des statistiques. Ils ne peuvent pas

imaginer qu'on utilise notre cerveau pour autre chose que pour fuir. Le Louvre n'est pas un musée. C'est un coffre-fort. On va juste aller raturer une page.

Il se tourne vers Kévin.

— Recommence. Jusqu'à ce que tes mains saignent. Jusqu'à ce que tu puisses le faire les yeux fermés. Parce que là-bas, tes yeux ne te serviront à rien. Seule la mémoire de tes muscles comptera.

Le chronomètre repart. L'écran de la Casio clignote.

Tic. Tic. Tic.

C'est le son de la fracture sociale qui s'agrandit. Chaque tour de vis Magnusson est un millimètre de plus vers la sortie. À l'extérieur, le RER D hurle sur les rails, couvrant le bruit du monde. À l'intérieur, il n'y a que la précision chirurgicale d'un tournevis à sept euros.

Kévin ne lâche pas le manche orange. Ses phalanges sont blanches.

— Trente secondes, Moussa. Je vais descendre à trente.

— Fais-le.

Le néon se rallume dans un dernier sursaut bleuâtre. Kévin replace la paroi. Le braquage n'est pas une question de chance. C'est une question de mécanique. Et la mécanique, c'est ce que les gens comme eux maîtrisent le mieux : réparer ce qui est cassé, ou casser ce qui est trop bien fermé.

Chapitre 5

Dernière prière au kebab

L'enseigne au néon de « L'Escale » grésille, un bourdonnement à 50 hertz qui s'accorde au battement sourd dans la tempe de Moussa. À l'intérieur, l'air est une mélasse thermique de graisse brûlée et d'oignon frit. Dehors, La Courneuve crache ses derniers souffles de grisaille sous un ciel de plomb. Le bloc des 4000 pèse de tout son béton. Moussa est assis au fond, dans le box dont le skaï rouge est balaféré d'un coup de cutter cicatrisé au chatterton. Devant lui, quatre sacs à dos Quechua noirs, le modèle à dix balles, anonyme. Le genre qu'on croise par milliers dans les couloirs de Châtelet-Les Halles. C'est leur cheval de Troie.

Il ne regarde pas son assiette. Le kebab « complet » refroidit, la sauce blanche figeant en une pellicule plastique sur la viande agglomérée. Moussa fixe son poignet. Le segment digital de la Casio bascula sur 05:00. L'heure où le plan cessait d'être une idée pour devenir une trajectoire.

— Yanis, ferme-la, dit Moussa. Sa voix est un scalpel. Basse, tranchante.

Yanis s'arrête de parler, une fourchette en plastique à mi-chemin de la bouche. Il était en train de mimer la démarche d'un conservateur du Louvre, menton levé, narines pincées. Le Caméléon a le regard qui s'agite, les pupilles dilatées par une adrénaline précoce. Ses doigts ne cessent de triturer un ticket de caisse, le roulant en une minuscule bille compacte.

— Je détends l'atmosphère, Moussa. C'est juste un musée, non ?

— C'est un coffre-fort de quarante hectares, répond Moussa sans lever les yeux. Et

t'es pas là pour détendre quoi que ce soit. T'es là pour être invisible.

Moussa tire le premier sac vers lui. Le contenu est d'une banalité criminelle : une ventouse de vitrier à double levier, un jeu de tournevis isolés 1000V de chez Facom aux manches rouges et jaunes luisants, un flacon de glycérine, et deux aimants au néodyme enveloppés dans de la feutrine. Il vérifie l'absence de bavures sur les têtes de vis Stanley avec une rigueur monomaniaque.

— Kévin. Le chrono.

Kévin relève la tête, ses mains de colosse posées à plat sur le formica, d'une stabilité absolue.

— Section 4, aile Denon, récite-t-il d'une voix monocorde. Entrée porte des Lions. 450 mètres de couloirs. Rythme : 5,2 km/h. Jamais de course. Arrivée devant la vitrine à T+6. Les capteurs volumétriques sont de type rideau. Angle de 15 degrés. Si on reste sous la ligne des 1 mètre 20 le long du mur sud, on est dans la zone d'ombre. C'est de la physique, Moussa. Le PC sécurité reçoit l'alerte, mais le protocole impose une levée de doute visuelle. 15 secondes de battement. 15 secondes de gratuité.

Sami, le Fantôme, observe la rue à travers la vitrine embuée. Ses yeux sont des scanners.

— Ils ont changé la serrure de la porte de service 114, murmure-t-il. Nouveau cylindre Fichet, profilé européen. Mais le badge magnétique de l'agent de ronde n'est pas à jour. Il galérait avec sa clé cet après-midi.

Moussa note l'information. Son cerveau recalcule.

— On passera par la zone de livraison. La saturation de touristes est notre oxygène. On n'est pas des braqueurs de banques. On n'a pas de fusils. On n'a que notre timing et notre capacité à ne pas exister.

Il sort une liasse de billets, paye le repas qu'ils n'ont pas touché. Le tiroir-caisse claque. Un son métallique, définitif.

— Allez dormir. Éteignez tout. Le silence commence maintenant.

05:01.

L'air de la galerie est saturé de micro-gouttelettes de glycérine. Dans le faisceau de la lampe torche de Moussa, les rayons infrarouges se matérialisent en un treillis de fils rouges incandescents. Sami s'avance, sa colonne spinale ondulant pour éviter un faisceau qui lui rase les côtes. Il est à l'horizontale, suspendu par la seule force de ses doigts sur une moulure de marbre. Moussa s'engage à son tour, suivi de Yanis dont la respiration devient erratique.

— Respire par le nez, Yanis. On est de la vapeur.

Ils progressent dans la galerie des sculptures, une nef de silence forcé qui sent la cire d'abeille et le privilège. Moussa s'arrête devant une porte blindée dissimulée. Il insère un by-pass électronique, un montage maison de fils de cuivre et d'une carte Arduino. Le voyant passe au gris. Mode maintenance.

Ils pénètrent dans la Galerie d'Apollon. La vitrine centrale abrite le Régent. 140 carats de carbone pur. Moussa fixe la ventouse sur le verre feuilleté de 18 millimètres. Sami rampe au sol, sort une bombe d'azote liquide et gèle le capteur sismique. À -196 degrés, la piézoélectricité devient muette.

Moussa graisse la lame du coupe-verre. Un crissement aigu déchire le silence. Il extrait le disque de verre avec une lenteur de démineur. Il tend la main. Ses doigts en nitrile s'approchent du diamant.

— Doucement, murmure Kevin dans l'oreillette.

Moussa doit sectionner les filets de la monture. Il procède à la mise à jour des sertis avec une pince de précision, libérant la pierre sans vibration. Il substitue le joyau par un sac de sable de quartz pesé au milligramme. L'aiguille de contrôle oscille, puis se stabilise.

— On bouge.

Ils font demi-tour. Soudain, Yanis se fige. Son écran thermique clignote.

— Merde. Une source de chaleur. C'est un robot de surveillance.

Un petit drone terrestre, monté sur chenilles, émerge de l'ombre. Ses optiques pivotent. Yanis recule, son pied heurte violemment le socle d'une statue. Un choc sec. Métallique. Écho massif. Le robot stoppe net. Sa tête pivote vers eux. Un voyant rouge passe au fixe.

L'optique pivote. Un flash rouge. Le souffle court. Yanis est pétrifié. Sami bondit. Le jet de laque sature les lentilles. Opaque. Silence. Le drone tourne sur lui-même, désorienté.

— Foncez !

Ils courent, leurs baskets ne faisant aucun bruit sur le parquet ciré. Ils atteignent la porte de service alors que la balayeuse municipale projette son rideau d'eau sur la rue de Rivoli. 05:11. Ils traversent, se glissant derrière le vacarme hydraulique, ombres parmi les ombres.

06:15.

L'appartement du septième étage au bloc C est plongé dans le noir. L'air sent le renfermé et le tabac froid. Moussa dépose le sac sur la table en formica. Il sort la tiare. Sous l'ampoule nue, les diamants absorbent la grisaille de la pièce pour la transformer en éclats de feu.

Moussa sort ses outils. Il observe la pierre principale, cherchant le plan de clivage, vérifiant les inclusions microscopiques à la loupe de joaillier. Il approche une pince coupante des griffes d'or.

Le métal cède. Le Régent tombe sur le plateau de la table. Moussa allume une cigarette, ses yeux fixés sur le caillou qui vaut trois siècles de sang. À côté du diamant de 140 carats, un cendrier déborde de mégots écrasés. Yanis pose quatre gobelets de café bas de gamme, la vapeur s'élevant vers le plafond jauni. Une goutte de café noir s'échappe d'un gobelet et vient perler sur le formica, juste à côté de la gemme. Moussa écrase sa cendre, une pluie grise qui vient salir l'éclat de la pierre impériale.

Dehors, le bus de 06:20 démarre dans un râle de diesel. Le monde n'a pas changé. Ils sont toujours dans le gris. Mais le cadre, lui, est brisé.

Chapitre 6

Transhumance

07:12. La rame du RER D s'ébroue dans un cri de métal supplicié. À la station Gare de Saint-Denis, l'air est saturé de particules fines et d'une humidité acide qui colle aux vitres rayées. À l'intérieur, la température stagne à douze degrés. Moussa est assis près de la porte, le dos droit, les mains à plat sur ses cuisses. Il porte une parka bleu marine, le modèle le plus vendu de la saison, une coque d'anonymat parfaite. Sous le tissu technique, son cœur bat à 55 pulsations par minute. Calme. Chirurgical.

Il observe le reflet de Yanis dans la vitre opposée. Yanis joue son rôle : sac à dos Eastpak lâche, bonnet de laine, écouteurs blancs. Il tape du pied au rythme d'une playlist imaginaire, l'image même de l'étudiant en retard pour son TD. Mais Moussa voit le micro-mouvement de la mâchoire. Yanis absorbe le stress environnant. Moussa capte son regard dans le reflet. Un battement de paupière lent. *Verrouille ça.*

Kévin et Sami sont dans la voiture suivante. Ne jamais saturer l'espace visuel des caméras par un groupe de quatre jeunes hommes issus de la même démographie. Un groupe, c'est une cible. Quatre individus isolés sont des fantômes. Kévin, l'ancien sprinteur, vérifie sa G-Shock. Il calcule l'inertie du train, le temps d'ouverture des portes pneumatiques : 3,8 secondes en moyenne. Sa jambe gauche, celle de la blessure, le lance à cause du froid qui remonte du sol en tôle striée. Sami, lui, s'est dissous. Adossé à une paroi, un livre de poche à la main. Il est le bruit de fond de la ligne D.

07:28. Gare du Nord. Le flux humain s'engouffre dans la rame. L'odeur change. La ferraille froide est balayée par l'effluve de café bon marché et de sueur de stress. C'est

l'heure de la transhumance. Les corps s'empilent. Moussa sent un coude heurter son épaule. Il ne bouge pas. La parka Uniqlo frôle le costume gris d'un cadre. Personne ne se parle. L'isolement social est leur couverture la plus efficace.

Ils sortent à Châtelet-Les Halles. Le labyrinthe de béton est une épreuve technique. Kévin mène la marche invisible à vingt mètres devant, réglant le métronome. Ils empruntent la sortie 1, direction Rue de Rivoli. Le changement atmosphérique est brutal. À la sortie de la bouche de métro, le ciel est d'un bleu délavé. Ici, le béton laisse place à la pierre de taille. Moussa s'arrête devant une vitrine pour ajuster son col. Derrière lui, le Louvre se déploie. Une masse de pierre ocre, écrasante. Un coffre-fort de 210 000 mètres carrés.

Ils se rejoignent brièvement près de la statue de Louis XIV. Yanis sort un appareil photo reflex. Ses épaules s'affaissent, son visage s'illumine d'un sourire niais. Il prend un accent californien traînant pour interpeller un agent.

— *« Excuse me, sir? Is the Denon wing this way? »*

L'agent, aux chaussures mal cirées, lui fait signe de passer sans regarder son visage. L'invisibilité par le cliché.

Ils franchissent la Pyramide. Le contrôle de sécurité est un goulot d'étranglement thermique. Moussa observe les mains de l'agent. Des mains habituées à la routine. Il cherche des canettes, pas des braqueurs. Ils passent. L'air conditionné les frappe. Un froid filtré, aseptisé, qui sent la poussière de marbre. Ils descendent vers la galerie d'Apollon. Le sol change. On quitte le dallage pour le parquet de chêne massif.

Crac. Le bruit du bois sous les semelles de Kévin est un signal. Il ajuste sa foulée, calibrant ses appuis pour la phase de sortie.

Moussa respire. L'odeur de la cire d'abeille est entêtante après les émanations de kérosène du RER. C'est l'odeur du pouvoir sédimenté. Il lève les yeux vers les dorures.

— C'est haut, chuchote Sami.

— C’est juste du volume, Sami. Plus le volume est grand, plus le signal se perd.

09:12. Le musée ouvre. Moussa se dirige vers la salle des États. Dans sa poche, ses doigts effleurent le tournevis plat Facom, manche gainé pour éviter les reflets. Il observe les caméras Panasonic WV-X6531N. Zoom optique 40x. Il connaît leurs angles morts, ces cônes de silence visuel créés par la courbure des voûtes.

09:15. Le timing est une lame de rasoir. Onze minutes avant la ronde. Moussa s’approche d’une borne technique derrière un rideau de velours rouge. Il sort l’outil. Le parquet craque sous le poids d’un groupe de touristes qui s’éloigne.

— Top, souffle Moussa dans son micro de gorge.

09:16:05. L’acier s’enfonce dans la fente du cylindre. Moussa cherche le point de bascule. Un frottement de lime sur de l’ivoire. Dans ses oreilles, le micro de gorge capte le sifflement de sa propre respiration. Kévin est immobile devant les bijoux mérovingiens. Ses yeux découpent l’espace en vecteurs de surveillance.

— Ça résiste, lâche Moussa. Trop de jeu dans le barillet.

— Cinq secondes de marge, répond Kévin. L’Éléphant arrive au bout de la galerie.

Yanis lance la diversion. Il s’approche d’une surveillante, un plan froissé à la main.

— *Excuse me, ma’am ? I’m totally lost.*

Il occupe l’espace sonore. Il crée un tunnel de distraction.

09:16:42. Déclat. Moussa pivote le panneau. Une jungle de fibres optiques. Ça sent l’ozone. Rien à voir avec les armoires électriques vandalisées de La Courneuve. Il sort une pince à dénuder. Il repère le câble RJ45 de la caméra 42. Dans son sac, un boîtier Raspberry Pi pré-configuré attend. Il l’insère. La diode clignote vert.

— Boucle vidéo enclenchée sur la 42. On est des fantômes.

Sami est déjà accroupi derrière le socle d’un empereur romain. Il a le badge Proxmark3, encodé par le Petit-Frère pour bypasser les lecteurs DESFire EV2.

— Kévin, l'Éléphant repart, prévient Sami. Il remonte sa chaussette droite. Trois secondes de bonus.

09:18:00. Un touriste s'arrête derrière Moussa, cherche une bouteille d'eau, repart. Moussa ne respire plus. La sueur coule le long de sa colonne vertébrale. Il positionne un aimant néodyme sur le coin de la vitrine 104 pour tromper le capteur Reed. *Clic.* Le loquet magnétique est shunté.

09:22:05. Moussa insère le shunt entre le capteur de température et le régulateur.

— Température cible : 26°C.

Il vise le protocole « S.O. » – Sauvegarde des Œuvres. À 25,5°C, le système croit à une panne de clim menaçant les bois peints. L'isolation thermique s'enclenche. Les rideaux de fer descendent, les portes coupe-feu se scellent à 90 %.

09:23:55. Un cliquetis métallique sourd. Les électroaimants lâchent. Les lourds battants en chêne pivotent. Les touristes se figent.

— *Ladies and gentlemen, please do not panic,* crache l'interphone.

09:24:20. Sami dévisse la grille d'aération. Il descend en rappel derrière le socle du Régent. 140 carats de lumière pure. Moussa le rejoint, brassard orange « Maintenance » au bras.

— Kévin, écran.

Kévin occulte la vue, feignant un selfie.

Moussa plaque un résonateur acoustique contre le verre feuilleté. Un sifflement inaudible fait vibrer l'air. Une micro-fissure apparaît. Sami plaque la ventouse.

Crac. Un morceau de verre se détache. L'alarme laser est saturée par un pointeur 5 milliwatts. Sami introduit sa main. Le Régent est enchâssé dans une armature d'orfèvrerie complexe, vestige de la couronne de Louis XV. Il doit forcer. Le métal résiste, plie, cède. L'objet est arraché à son socle d'or.

09:25:10. Sami glisse la pierre dans une poche en néoprène à son poignet. Il vide les supports des émeraudes de Marie-Louise.

— On bouge.

Yanis s'effondre sur le parquet à l'autre bout de la salle.

— *Help! He's not breathing!*

Le gardien se précipite. Le mouvement de foule s'inverse. Moussa remet la plaque de verre avec un filet de cyanoacrylate.

09:26:45. Les portes coupe-feu se rouvrent. La pression se rééquilibre. Les gardiens au PC Sécurité voient les voyants repasser au vert. Yanis se relève, bafouant des excuses. Moussa, Kévin et Yanis descendent l'escalier Daru sous l'ombre de la Victoire de Samothrace. Sami s'évapore par les conduits vers les toits du pavillon de l'Horloge.

Ils sortent par la rue de Rivoli. Le froid de Paris les frappe. L'odeur du gazole.

— Direction Châtelet, dit Moussa. RER D. On rentre.

La rame Z20500 entre en gare. *Pschitt.* Ils ne s'asseyent pas ensemble. Moussa près de la porte. Yanis à l'étage. Kévin sur un strapontin. Sami dans le soufflet, le Régent contre son ventre. Le train sort du tunnel. La lumière blanche révèle la crasse des vitres. Les immeubles haussmanniens s'effacent pour les hangars en tôle de la Plaine Saint-Denis.

10:05:00. Hall du bâtiment C aux 4000. L'ascenseur est en panne. Ils montent au 8ème. Dans la planque, l'odeur de pisser du couloir s'efface devant celle du renfermé. Sami retire sa parka, sectionne le fil de nylon avec ses dents. Le Régent tombe sur la table en Formica.

Cloc.

Le diamant n'a l'air de rien sous le néon clignotant. Puis la lumière le frappe. Des arcs-en-ciel froids dansent sur les murs écaillés.

— Putain, souffle Yanis.

— C'est pas "ça", dit Moussa. C'est la fin de la partie. Ou le début de l'emmerde.

Moussa dépose le diamant dans une boîte en plomb. L'éclat s'éteint. La pièce redevient un trou à rats.

— À partir de maintenant, on n'existe plus. Pas de dépenses. Pas de bruit. On attend le signal de Londres. Si l'un de vous lâche une info, on est morts.

Sami regarde par la fenêtre. En bas, une voiture de police passe, gyrophares éteints. Le vieux frigo ronronne, marquant chaque seconde.

— On fait quoi maintenant ?

Moussa regarde le plafond, là où l'humidité dessine des pays inexistantes.

— On attend que le monde se réveille. Et on prie pour qu'il ne nous reconnaisse pas.

Chapitre 7

La diversion caméléon

14h02. Le cadran à cristaux liquides de la Casio F-91W fixée au poignet de Kévin affiche la seule vérité qui compte. À cet instant précis, le temps n'est plus une notion abstraite ; c'est une matière rigide, une poutre d'acier sur laquelle ils avancent tous les quatre, au-dessus du vide.

L'aile Denon pue le propre. Une agression pour Yanis, dont les sinus réclament encore l'âcre du RER D : cette alliance de métal chauffé, de poussière de freins et de solitude urbaine qui vous colle à la peau comme une seconde nappe de sueur. Ici, tout est trop grand. Les plafonds de quinze mètres compressent les poumons autant qu'ils dilatent les pupilles. Yanis lisse son polo de marque — un vrai, acheté avec les dernières économies de sa mère. Dans ce décor de chêne ciré et de marbre poli, le coton égyptien est son armure de camouflage.

Il s'arrête au pied de l'escalier Daru. Devant lui, la Victoire de Samothrace déploie ses ailes de pierre. C'est le goulot d'étranglement parfait.

Yanis ajuste son oreillette invisible.

— En position, murmure-t-il, les lèvres immobiles.

Dans le creux de son oreille, la voix de Moussa est un rasoir froid.

— Zone 4 claire. Caméra 12 en fin de balayage. Kévin, lance le chrono.

Un battement sourd résonne dans la tempe de Kévin alors qu'il presse le bouton latéral de sa montre. 180 secondes.

Yanis commence son ascension. Chaque marche est une épreuve de théâtre. Il observe

les gardiens. Agent Alpha : un cinquantenaire au regard vitreux. Agent Beta : plus jeune, nerveux. C'est lui le danger. Yanis entame une hyperventilation contrôlée. Chasser le CO₂, provoquer l'alcalose. Ses mains tremblent. Ce n'est plus du jeu. Ses doigts s'engourdissent.

— Regarde-moi, Agent Beta, pense-t-il intensément.

Il croise le regard du gardien et laisse ses yeux rouler. Il lâche prise. Il ne tombe pas comme un sac de frappe ; il s'effondre avec la grâce d'un château de cartes. Son genou tape le parquet avec un "poc" sec qui tranche le brouhaha ambiant. Puis il hurle. Un cri viscéral, qui vient des tripes, celui qu'on pousse dans les cages d'escalier des 4000 quand on réalise que l'horizon s'arrête au béton.

Le silence de sidération dure une demi-seconde, puis le chaos explose. L'Agent Beta accourt. C'est le signal. Moussa, en retrait, ignore l'homme au sol. Il ne voit que des vecteurs. Des gardiens qui quittent leurs axes, des touristes qui s'agglutinent. La faille n'est pas technologique, elle est organique.

— 90 secondes, murmure Kévin.

Dans la foule, Sami passe. Une ombre grise. Il franchit le cordon de la salle 702. Ses mains, gantées de latex couleur chair, plaquent un capteur thermique contre le verre. La température doit rester constante pour tromper l'alarme laser.

— 50 secondes.

Kévin surveille sa Casio. Son cœur bat à 120 pulsations par minute, son rythme d'athlète avant le départ du 400 mètres. Dans la salle, Yanis simule une nouvelle quinte de toux, projetant de la salive sur le sol ciré.

— 30 secondes. Sami, sors le matos.

Sami insère une lame en carbure de tungstène dans le joint de la vitrine. Le mastic vieux de plusieurs décennies cède avec une délicatesse chirurgicale. Chaque millimètre est une seconde de vie.

— 10, 9, 8...

Kévin compte à voix haute dans son micro de gorge. Au moment du "top", Sami retire la première goupille. Un "clic" imperceptible. Le système cède.

Yanis se redresse lentement, soutenu par l'Agent Beta. Il s'excuse dans un anglais de Cambridge, tout en frôlant le badge magnétique du garde avec un renifleur RFID dissimulé dans sa paume.

— Merci, officer. I'm so sorry.

Il s'éloigne vers la sortie, redevenant invisible. Dans son dos, le goulot d'étranglement se résorbe, mais Kévin est déjà devant la vitrine 14.

— 60 secondes.

Il plaque une ventouse de vitrier, trace un cercle parfait au diamant et donne un coup sec. La galette de verre se détache. Il saisit le reliquaire — lourd, froid — et le glisse dans sa parka doublée de plomb. Un point de cyanoacrylate pour replacer le verre. L'illusion est parfaite.

— C'est fait. Je sors.

Kévin franchit les portes vitrées du Carrousel au moment où le chrono affiche zéro. Il retire son oreillette, l'écrase sous son talon et s'enfonce dans la foule du métro.

13h58. La Courneuve - Aubervilliers.

Les portes du RER s'ouvrent sur un quai battu par le vent. Ici, les plafonds ne font pas quinze mètres ; ils font deux mètres quarante et suintent l'humidité. Moussa attend sous le porche du bâtiment G. Ils montent les douze étages par l'escalier qui pue l'urine et le béton froid.

À l'intérieur de l'appartement, Moussa verrouille les trois verrous de sécurité.
— Pose-le.

Le plomb se déplie sur la table en Formica jaune. L'or du XIII^e siècle dégueule sous le néon de la cuisine. Une obscénité médiévale posée sur du bois écaillé.

— On a réussi, souffle Kévin. On les a baisés, Moussa.

Moussa enfle des gants en latex bleu et saisit une pince de lapidaire.
— Le plus dur commence. Voler, c'est de l'art. Vendre, c'est de la survie.

Il attaque le premier cristal de roche. Un bruit sec, comme un os qui casse. Le reliquaire n'est déjà plus qu'une carcasse. Les émaux sont grattés, l'or est tordu. Moussa détruit l'œuvre pour en extraire la valeur brute. La chimie remplace l'esthétique.

17h00. Le néon s'éteint dans un dernier claquement électrique. Moussa préfère l'obscurité. Dans le noir, il n'y a plus de Louvre, plus de 4000. Il ne reste que le pouls de Kévin, métronome humain dans le silence de la pièce.

Soudain, un coup frappe à la porte.

Ce n'est pas le code. Ce n'est pas le tapotement léger d'un voisin. C'est le choc sourd, massif et définitif d'un bélier de perquisition.

Le silence qui suit le coup est plus terrifiant que le choc lui-même.

Chapitre 8

Le geste du Fantôme

11h42.

L'air du Louvre a un goût de luxe rassis. Une odeur de cire d'abeille industrielle, de parquet centenaire et de sueur propre, celle des touristes qui ont marché trois heures pour voir un sourire de travers derrière un verre blindé. C'est une atmosphère pressurisée, climatisée à 20 degrés constants pour que les pigments ne s'écaillent pas. Rien à voir avec le courant d'air poisseux du RER D à Saint-Denis, ce souffle de ferraille et d'urine froide qui te gifle dès que les portes s'ouvrent.

Sami franchit le portique de sécurité. Le tournevis custom en céramique haute densité ne fait pas sourciller les magnétomètres. Quant aux ventouses, elles l'attendaient depuis l'aube, scotchées derrière un radiateur en fonte de la salle 702 par un contact de nuit payé en cryptos. Sami porte un jean noir délavé, des baskets de sport sombres et une parka Quechua grise, le costume universel de l'invisible. Pour les gardiens de vingt-cinq ans en costume de polyester mal coupé, il n'est qu'un gamin de plus, une ombre venue se perdre dans les dorures. Ils ne voient pas le Ghost. Ils voient un point dans le décor. C'est leur première erreur. Leur plus grosse faille.

Dans son oreille droite, le micro-écouteur grésille. Une fréquence UHF cryptée, le jouet de Moussa.

— Zone morte dans dix secondes, murmure la voix de Moussa. Sec. Précis. Yanis attire le pack vers le fond de la salle. Kevin, top chrono.

Sami ne répond pas. Il récupère le matériel derrière le radiateur d'un geste fluide,

presque chorégraphié. Il sent le poids du tournevis plat glissé dans la doublure de sa manche gauche. À sa ceinture, dissimulées par la parka, les deux ventouses de vitrier.

Tic. Tac.

Le rythme de Kevin bat dans la boucle radio. Un métronome humain. Kevin est assis trois salles plus loin, sur un banc de velours rouge, l'air de consulter un guide de voyage. En réalité, ses yeux fixent sa Casio F-91W. Il compte les battements. Il calcule la rotation des gardiens comme il calculait ses foulées sur le 400 mètres avant que son genou n'explose.

— Maintenant, souffle Moussa.

À l'autre bout de la galerie, Yanis entre en scène. Le Caméléon. Il interpelle un groupe de touristes américains avec un accent texan à couper au couteau. Il demande le chemin pour la Victoire de Samothrace avec une insistance bruyante. Les deux gardiens postés près de la vitrine des diamants de la Couronne tournent la tête. C'est instinctif. Le bruit gagne sur le silence. L'agitation gagne sur le statique.

C'est la fenêtre.

Sami glisse vers l'angle mort. La vitrine n°4. Le socle est en marbre, la cloche en verre feuilleté haute sécurité, 12 mm d'épaisseur. Moussa a passé trois mois à étudier les schémas techniques de ce modèle précis. Sami s'adosse à la vitrine. Ses doigts, agiles, trouvent le point de contact. Il ne regarde pas ce qu'il fait. Il sent. C'est du braille mécanique.

Il sort le tournevis de sa manche. Le métal entame le joint. Le silicone cède avec un bruit de déchirement étouffé, masqué par le brouhaha de Yanis.

— 15 secondes, Sami, annonce la voix de Kevin.

Sami insère la pointe. Il ne force pas. Il cherche le point de bascule. La vis à empreinte Torx de sécurité est un obstacle pour un amateur. Pour Sami, c'est juste une résistance qu'il faut comprendre. Le tournevis de Sami est customisé avec une empreinte inverse en résine époxy. Il s'insère parfaitement.

Un quart de tour à gauche. Un déclic sec remonte le long de l'acier jusqu'à son coude. La première attache est libérée.

Tic. Tac.

La sueur commence à perler sur son front, mais ses mains restent des blocs de glace. S'il échoue ici, il retourne à la cité, à l'ascenseur en panne qui pue la pisse. Ici, sous l'or et les plafonds de 15 mètres de haut, il est un roi sans couronne, un fantôme qui vide les coffres du passé.

Il passe à la deuxième attache. Le groupe de touristes s'éloigne. Sami se fige. Il devient une statue. Un pilier. Son cœur tape à 110 BPM, mais sa respiration est plate. Il regarde droit devant lui le portrait d'un duc oublié dont il se fout royalement. Le gardien de gauche baille. Ses yeux passent sur Sami, s'arrêtent une fraction de seconde, puis glissent. Inoffensif.

— 30 secondes, dit Kevin. Gardien B regarde vers le secteur 2. Tourne-toi légèrement.

Sami pivote de cinq degrés. Il masque totalement la base de la vitrine avec son corps. Ses doigts reprennent le travail. Deuxième vis. Débloquée. Troisième vis. Le tournevis glisse un millimètre, le métal contre le marbre produit un petit *ting* aigu. Dans le silence de la galerie, c'est un coup de feu.

Sami ne bouge plus. Un enfant de cinq ans, à quelques mètres, le regarde. Le gamin a

une glace à la main et il fixe les mains de Sami. Le monde s'arrête. L'enfant va parler.

Dans l'oreillette, la voix de Moussa est un rasoir :

— Yanis, diversion immédiate. L'enfant.

Yanis "trébuche" spectaculairement, renversant son sac. Des dizaines de pièces de un euro roulent sur le parquet en faisant un vacarme de machine à sous. Les têtes pivotent. L'enfant, distrait, détourne les yeux. Sami finit la quatrième vis.

— Maintenant, dit Moussa.

Sami sort les deux ventouses. Un "clac" de dépression. Il utilise son corps comme levier. Ses muscles se tendent. Kevin compte les millimètres. Il faut soulever le verre de exactement 4 centimètres pour passer la main, pas plus. Trop haut, et les capteurs de pression détecteraient la variation.

Sami soulève. L'effort lui brûle les trapèzes. Il maintient la cloche d'une main, en appui sur sa hanche, tandis que de l'autre, il glisse la cale en caoutchouc. L'angle mort est créé. Une fente de quatre centimètres.

Le "Régent" n'est pas là, trop bien gardé. Ils visent les parures de la Duchesse d'Angoulême. Émeraudes, diamants, montées sur or blanc. Ses doigts s'insinuent dans la fente. Le froid de la galerie est remplacé par l'air confiné de la vitrine.

Tic. Tac.

— 10 secondes avant rotation, annonce Kevin.

Sami saisit le collier. C'est un poids froid. Un poids qui ne vient pas de la masse, mais de la gravité de l'acte. Il porte trois siècles de monarchie dans une poche en polyester. Il le range dans la poche kangourou de sa parka, tapissée de mousse

acoustique.

Il retire la cale. Il redescend le verre. Lentement.

— Sortie, ordonne Moussa.

Sami ne court pas. Il range le matériel. Il se redresse. Il jette un dernier regard au portrait du duc. Il se demande si le duc aurait eu les couilles de descendre aux 4000 à deux heures du matin. Probablement pas.

Il descend l'escalier Daru. La Victoire de Samothrace déploie ses ailes de marbre au-dessus de lui. Elle est magnifique et mutilée. Comme Kevin. Comme Moussa. Comme eux tous. Sami passe le portique de sécurité. Il ne bipe pas. Les portiques du Louvre sont là pour empêcher les armes d'entrer, pas la richesse de sortir. C'est la faille suprême du système : ils ont peur de la mort, ils ne craignent pas la disparition.

Il sort par le passage Richelieu. L'air extérieur est pollué, chargé de l'odeur du bitume chaud. C'est l'odeur de la liberté. Il sent le collier contre son ventre. Une chaleur étrange. Il pense à sa mère qui fait des ménages dans des bureaux à la Défense, partant avant l'aube. Il pense à ses mains à elle, gercées par la javel.

Sami s'engouffre dans le métro, quitte le monde des plafonds peints pour celui des tunnels tagués. Dans le wagon, un type le bouscule. Sami sourit intérieurement. S'ils savaient.

16h50.

Le box 114 de la cité des 4000 est une boîte de béton qui transpire l'humidité. Ici, le "Tic Tac" s'est effacé au profit de bruits plus sourds : le grésillement du néon qui agonise, le goutte-à-goutte d'une canalisation qui fuit, le souffle de la cigarette électronique de Yanis qui sent la fraise chimique.

— Vide tes poches, ordonne Moussa.

Sami pose le collier sur le chiffon microfibre. Sous la lumière crue, les diamants semblent irréels, presque obscènes. Moussa enfle des gants blancs. Il saisit le tournevis Facom. C'est le moment du sacrilège technique. Moussa insère la pointe sous un chaton. Il ne cherche pas à préserver, il cherche à démanteler.

Le métal noble gémit. Le platine se tord sous la pression de l'acier industriel. Un craquement sec. L'émeraude centrale tombe. Ce n'est plus un bijou, c'est de la matière première. C'est le moment où le braquage devient un crime définitif, sans retour possible.

— L'acide, dit Moussa.

Sami verse l'acide chlorhydrique dans un bac en polypropylène. L'odeur de chlore remplace celle de la cire d'abeille. Moussa y jette les montures tordues pour effacer toute trace d'ADN. Le platine plonge dans le liquide avec une effervescence malfaisante.

— 17h00, annonce Kevin. La rotation de la BAC.

L'urgence est revenue, mais elle est froide. Ils changent de vêtements, brûlant les anciennes sapes imprégnées de la poussière du musée. Sami enfle un ensemble de jogging gris. Le camouflage urbain parfait.

— On bouge, dit Moussa.

Sami sort le premier, enfourche un vélo électrique sous le porche. Il ne met pas de casque, juste sa capuche. Il pédale vers les Six-Routes. Le sac de saphirs et de diamants est plaqué contre son plexus. Chaque coup de pédale est une

décompression.

Le bus 150 s'arrête. Moussa et Kevin montent à l'arrière. Le bus s'ébranle dans un sifflement pneumatique. Moussa regarde par la vitre le quartier défilier. Il sent le froid du saphir de Ceylan contre sa hanche. Le Louvre est désormais une galaxie lointaine.

Dans le reflet de la vitre, Moussa voit ses propres yeux. Il a franchi le cadre. Il est devenu l'anomalie. Le bus s'arrête au feu rouge à côté d'une affiche publicitaire : "Le temps est un héritage". Moussa esquisse un sourire. Pour lui, le temps est un compte à rebours qu'il vient de réinitialiser.

Le bus redémarre vers l'obscurité des tours. Les diamants, même les plus purs, ne brillent pas dans le noir. Et c'est exactement là que les Fantômes se sentent chez eux.

Chapitre 9

90 secondes

00:00:01.

Le premier pas. C'est toujours le plus dur. Celui qui arrache la masse à l'inertie. Sous la parka Décathlon noire, le sac à dos Arpenaz 20 litres pèse exactement 4,2 kilogrammes. Ce n'est pas le poids qui pose problème, c'est sa vie minérale. L'or est une matière traîtresse, d'une densité qui ignore la souplesse du nylon. À l'intérieur, les boîtes de protection en mousse haute densité, bricolées par Moussa dans le box de La Courneuve, empêchent le cliquetis métallique. Rien ne doit chanter. Mais le sac a un balancement propre, une inertie thermique qui menace l'équilibre à chaque changement de direction. Kévin sent la sangle gauche scier son trapèze. Un souvenir parasite remonte : la barre de 120 kilos au squat, l'année de sa sélection avortée à l'INSEP. Il chasse l'image. Aujourd'hui, la performance n'est pas sur une piste de tartan, mais sur le chêne massif du Palais du Louvre, un terrain meuble qui absorbe les sons mais trahit les déséquilibres.

00:00:04.

Fréquence cardiaque : 82 BPM. Trop haut. Stabilisation. Respiration carrée : quatre secondes d'inspiration, quatre de blocage, quatre d'expiration. Saturer le sang en oxygène sans dilater les narines. Un homme qui court avec les yeux écarquillés est un coupable ; un homme qui marche d'un pas vif est un Parisien pressé. La lumière des néons, filtrée par les verrières hautes, plaque des reflets blancs sur le vernis du sol. Devant lui, un blocage : un groupe de touristes japonais, muraille de doudounes sans manches et de perches à selfie.

« Kéké, dévie de 15 degrés sur la droite. Ne ralentis pas. »

La voix de Moussa dans l'oreillette est un fil de fer froid. Kévin pivote. Son centre de gravité se déplace. Il gère sa cheville droite, celle qui a lâché sur la haie à Charléty. Ne pas boiter. Surtout pas. Les algorithmes de reconnaissance posturale des caméras Bosch Flexidome cherchent des anomalies cinétiques. Un homme qui porte une charge lourde modifie son balancement de bras. Kévin force son bras gauche à osciller avec la même amplitude que le droit. Une lutte contre la physique.

00:00:12.

Entrée dans la Salle des États. L'odeur change. Cire d'abeille lourde et haleine collective de trois mille personnes compressées. Un brouhaha polyglotte. Un chaos de fréquences. Kévin scanne les chaussures. Les touristes ont des New Balance fatiguées. Les gardiens portent des chaussures de fonction à semelles en gomme dure, noires, mal cirées. Il en repère un. Vigilance dégradée. Kévin passe à 1,20 mètre du garde. Odeur de café tiède et de tabac froid. Ne pas croiser son regard. Ne pas créer de souvenir. L'invisibilité sociale : devenir un pixel mort dans le flux. Il est le transporteur. Un vecteur entre un point A et un point B.

00:00:35.

« Obstacle visuel. Caméra dôme sur pivot. Balayage en cours. Un, deux, trois... Baisse la tête. »

Kévin ajuste sa visière. Angle calculé pour masquer l'arcade sourcilière sans alerter. Le sac à dos tire sur ses lombaires. Les 4,2 kilos se sont transformés en dix. La fatigue psychologique. Le butin — bijoux de la couronne, pièces d'orfèvrerie ayant survécu aux empires — n'est pour lui qu'une masse radioactive. Atomes de carbone et or pur. Aucune beauté. Juste du danger. Jonction aile Denon. Point critique. Les courants de visiteurs se percutent. Un touriste américain le heurte. Choc. Le contenu

du sac tressaute. Un bruit sourd. Une détonation pour ses oreilles de coupable. Kévin s'arrête une demi-seconde. Erreur.

« Ne t'arrête pas ! Relance, putain ! »

00:00:55.

Il reprend. 5,4 km/h. Rythme de croisière chirurgical. Il franchit le seuil de la salle suivante. Lumière crue. Les rayons frappent la Pyramide au loin. Le relief de sa parka pourrait trahir la forme rigide des boîtes. Il arrondit le dos, simulant une légère scoliose. Il approche du sommet de la Victoire de Samothrace. Elle trône, magnifique et mutilée. Pour lui, elle n'est qu'un repère géographique. À son pied, virage à gauche. Les muscles fessiers brûlent. Métabolisme anaérobie. Rester sous le seuil lactique.

00:01:25.

Fin de la phase 1. Il est dans le cadre. Il commence la descente des marches de marbre vers le hall Napoléon.

« Phase 2. T'es un fantôme. »

00:02:20.

Soudain, une main se pose sur son épaule. Le monde se fige. Temps mort. Kévin contracte les muscles du cou. Instinct des 4000 : pivoter, briser la mâchoire, fuir.

« Reste calme. C'est rien. »

Il se retourne. Une touriste âgée. Plan froissé au stabilo.

— *Excuse me, sir... The Mona Lisa ?*

Kévin pointe la direction. Geste sec. Impoli. Elle s'éloigne. Il repart. Cardio à 130

BPM. La montre affiche 00:02:25. Dix secondes de perdues. Il approche des portes automatiques. L'air climatisé du musée laisse place à l'air gras du Carrousel. Apple Store, Swatch, Fossil. Des montres partout. Le temps est devenu une marchandise.

****00:02:50.****

Sami est là. Le Fantôme. Accroupi près des distributeurs RATP, feignant de refaire ses lacets. À côté de lui, un sac de sport Adidas élimé. Kévin ne ralentit pas. Il passe à côté. Mouvement fluide, répété cent fois dans les parkings souterrains. Il laisse glisser le sac à dos. Sami l'attrape et l'engouffre dans le sac Adidas.

Durée de l'échange : 0,8 seconde. Précision de relais.

Kévin continue sa route. Vide vertigineux dans le dos. Il descend vers le quai de la ligne 1.

****00:03:00.****

Démarrage. Sifflement pneumatique. Regard sur la Casio. Le segment digital se fige. Temps mort. Kévin regarde son reflet. Un visage pâle, des cernes creusées par les nuits blanches de préparation. Il est assis sur un strapontin de la ligne 1. Le butin est en mouvement entre les mains de Sami, deux voitures derrière. Kévin n'est plus qu'un corps en transit. Un éclaireur sans charge.

****00:06:45.****

Quai du RER D. Châtelet. Le hachoir à viande. Kévin descend vers le niveau -3. L'odeur de pisse séchée et d'ozone remplace la cire d'abeille. Les visages se ferment. Entrée du train Z 20500. Masse d'acier. Tonnerre de ferraille. Kévin reste debout près de la porte. Sami monte dans la voiture suivante.

Bip-bip-bip. Fermeture.

Le train s'élance vers le Nord. Saint-Denis. Stade de France. La Courneuve. Chaque station est un palier de décompression.

****00:18:00.****

Arrivée. Kévin descend le premier. L'air de la banlieue : kérosène brûlé et graillon. La Courneuve. Il traverse la place de l'Armistice. Un chouf devant l'épicerie le regarde passer. Kévin adopte la posture locale. Regard fuyant. Dos voûté par la lassitude. Il n'est pas un braqueur, il est le décor. Le vent siffle entre les tours des 4000.

****00:19:10.****

Entrée du parking souterrain "R". Gouffre noir. Gueule ouverte. Odeur d'huile de moteur et d'humidité.

— *Approche zone R,* murmure-t-il.

Il atteint le box 112. Volet métallique rouillé. Deux coups de clé. Clic. Déclat. Fracas du rideau de fer qui remonte. À l'intérieur : une Renault Mégane grise. Banale. Invisible.

****00:19:45.****

Sami arrive. Il soulève la garniture du coffre. À la place de la roue de secours se trouve le caisson Faraday conçu par Moussa. Parois de plomb pour bloquer le tracking GPS et le jamming GSM. Sami y dépose le sac Adidas. Le plomb se referme. Le butin disparaît des ondes du monde.

****00:20:05.****

— C'est fait.

— *Sortez. Maintenant.*

Kévin reverrouille les cadenas. Ils ressortent par la sortie du parc. Au-dessus d'eux, les fenêtres des 4000 s'allument pour le JT de 20 heures. Les experts parleront de

commandos organisés. Ils ne verront pas les deux silhouettes qui marchent entre les flaques d'eau.

00:21:00.

Fin du chrono. Kévin regarde le ciel violet. Pas d'étoiles, juste la pollution lumineuse de Paris qui brille au loin comme une promesse non tenue. Moussa les attend sur un banc cassé. Pas de sourires. Pas d'accolades.

— Les temps ?

— 92 secondes pour le transfert. Deux secondes de retard.

Moussa hoche la tête. Dans ce monde, deux secondes sont une peine de sûreté réelle.

— On redevient des fantômes, dit Moussa.

Kévin enfonce ses mains dans ses poches. Le braquage est fini. La survie commence. Ils se séparent. Trois ombres. Le diamant bleu de la Couronne dort dans le noir du box 112, niché dans une carcasse de Mégane. Il est à sa place. Dans l'ombre. Comme eux.

Chapitre 10

Sortie de secours

12:14:05.

Le choc thermique est une gifle. Sous les plafonds de quinze mètres du Louvre, l'air était filtré, maintenu à une température constante de 20 degrés pour protéger les pigments des maîtres. Ici, sous la Pyramide de Pei, l'effet de serre est total. Le soleil blanc de juin cogne contre les parois de verre, transformant le hall d'accueil en un immense four à convection.

Moussa sent la première goutte de sueur perler à la racine de ses cheveux. Il ne l'essuie pas. Un geste brusque attire l'œil. L'effacement est une science exacte, faite d'inertie et de banalité. Dans son oreille, l'oreillette invisible — un modèle d'espionnage industriel bas de gamme acheté en liquide à Barbès — ne crache que le silence du travail bien fait.

Kévin marche deux mètres devant. Sa démarche est un chef-d'œuvre de dissimulation. Un ancien coureur de 400 mètres haies a normalement cette élasticité dans le tendon, cette propulsion qui crie l'athlète. Aujourd'hui, Kévin se tasse. Il arrondit les épaules, traîne le pied gauche, imitant la fatigue d'un étudiant harassé. Sous la parka Décathlon, malgré la chaleur étouffante, chaque muscle est une détente d'acier. Dans sa ceinture de néoprène, les 140 carats du Régent — la taille d'une prune — pèsent une masse historique démesurée pour leur volume.

12:14:32.

Le brouhaha est une soupe sonore. Yanis joue son rôle à la perfection, carte du musée

en main, souriant à un couple de touristes canadiens perdus. Sa tchatte sert de rideau de fumée. Si un garde regarde dans sa direction, il ne voit pas un braqueur, il voit une interaction sociale rassurante. Sami, le Fantôme, a déjà disparu, fondu dans la masse vers la galerie du Carrousel.

Tic. Tac. Moussa consulte sa Casio F-91W. 12:15:00.

Un carillon discret, presque musical, résonne. C'est le "code silence" du Louvre. Pour le touriste, une annonce de routine. Pour Moussa, c'est le réveil de l'ogre administratif.

— Mouvement, vibre Moussa dans son micro de gorge.

Ils s'enfoncent dans le tunnel de liaison. Le sol change : du calcaire propre au carrelage de grès cérame marqué par les chewing-gums. L'odeur de cire d'abeille est balayée par l'effluve de graillon tiède et l'ozone de la ligne 1. Derrière eux, le premier cri : « Police ! Bloquez les accès ! »

À trente mètres, les grilles motorisées commencent leur descente hydraulique.

— Ton genou, Kévin. Oublie-le, siffle Moussa. Si tu boites, t'es un signal radar. Marche droit ou on crève tous.

Ils slaloment entre des collégiens. La grille n'est plus qu'à un mètre du sol. Ils glissent. Kévin en tête, flexion parfaite. Moussa passe le dernier, sentant le souffle du métal frôler son sac. Dans le Carrousel, Yanis s'effondre soudain, les yeux révoltés.

— À l'aide ! Mon père ! Une crise cardiaque !

Le chaos est la meilleure des barrières. Les agents de sécurité se précipitent. Le goulot d'étranglement se vide. Moussa, Kévin et Sami s'engouffrent dans le couloir de

la RATP, validant des tickets de papier thermique, anonymes.

12:17:15.

Ils montent dans la ligne 1. À travers la vitre, deux policiers de la BRF débouchent sur le quai, balayant la foule du regard. Leurs yeux passent sur Moussa, assis, tête baissée sur un journal gratuit. Le train démarre. La machine sécuritaire a été vaincue par une montre à dix balles et quatre paires de baskets usées.

Mais le répit est court. Entre deux stations, le métro freine brutalement. Les lumières passent au rouge de secours. Le train s'immobilise.

— Mesdames, Messieurs, en raison d'un incident de sécurité à Châtelet...

La peur, brute, monte dans les yeux de Kévin. Le maillage se resserre.

— On sort, décide Moussa. Le KVB a coupé le jus. On a trois minutes avant qu'ils ne remettent la sauce.

Il brise le sceau de secours. *Pshhhhhhh.* L'air comprimé s'échappe. Ils sautent sur le ballast, terrain instable de pierres concassées. Ils progressent dans le noir, collés à la paroi couverte d'une suie grasse. Une draisine de la gendarmerie passe sur la voie adjacente dans un fracas de métal, les faisceaux blancs balayant le tunnel. Terrés dans une niche de sécurité imprégnée d'odeur d'urine, ils retiennent leur souffle.

Moussa les guide vers une porte métallique orange, oubliée des plans modernes. Un coup de tournevis dans le verrou PTT, et ils grimpent un escalier en colimaçon vers les gaines techniques. Ils débouchent par une trappe en fonte rue de l'Amiral-de-Coligny.

12:32:10.

Le soleil blanc frappe les pavés. À cinquante mètres, les CRS bouclent le quai. Moussa enfila des lunettes de soleil, changeant instantanément de catégorie sociale. Ils marchent vers le Pont-Neuf, traversant le maillage policier comme des spectres.

Ils enchaînent avec la ligne 7, puis le RER D à Gare du Nord. Dans la rame, Moussa scrute chaque passager avec la précision d'un scalpel. Un homme trop nerveux, une femme serrant son sac... chaque regard est une menace potentielle.

13:12:40.

La Courneuve-Aubervilliers. Ils quittent le train pour s'enfoncer dans le béton des 4000. Ils grimpent les huit étages du bâtiment C, là où l'ascenseur est en panne depuis des semaines, là où l'ogre administratif ne s'aventure qu'en convoi blindé.

Dans l'appartement vide, Moussa tire les verrous. Il pose le sac Decathlon sur la table de camping. Il déballe les microfibras. Le Régent et le Sancy roulent sur le plastique avec un bruit minéral, lourd, définitif. L'éclat des diamants insulte la pauvreté du lino gondolé et l'ampoule nue du plafond.

— On les enterre, dit Moussa en sortant un sac en plomb.

Il y glisse les pierres historiques. L'urgence disparaît, remplacée par une paranoïa froide. Ils possèdent un trésor qu'ils ne peuvent ni montrer, ni vendre, ni jeter. La sacoche est cachée sous une dalle du sol.

Moussa s'assoit contre le mur, reprenant son journal. Le silence retombe, rythmé par le tic-tac de la Casio et le *ploc* régulier d'un robinet qui fuit. Ils ne sont plus des braqueurs. Ils sont des fantômes piégés dans leur propre invisibilité. Le système est humilié, mais le cadre est toujours là, invisible, immense, attendant qu'une seule de ces pierres ne brise le silence.

Chapitre 11

Le poids du butin

La cage d'escalier de la tour du bloc K pue l'ammoniaque, le désinfectant bon marché et l'odeur grasse d'un kebab en fin de service. L'ascenseur est en rade, affublé d'une étiquette « Hors Service » gribouillée au marqueur. Kévin grimpe les marches trois par trois, son genou droit siffle à chaque extension, une douleur sèche qui lui rappelle sa rupture des croisés au centre de formation. Il ne ralentit pas. Dans son dos, le sac Décathlon noir dégage une odeur de nylon neuf et de caoutchouc synthétique. Il pèse exactement quatre kilos et deux cents grammes. Un poids dérisoire. Un poids qui pourrait faire s'écrouler la moitié de la ville.

Moussa mène la marche. Son dos est droit, ses épaules immobiles. Il avance avec la régularité d'un métronome réglé sur 60 BPM. Arrivé au neuvième étage, il lève une main. Stop.

Tic Tac.

Kévin consulte sa G-Shock. 16h42. Yanis ferme la marche, les poumons en feu, sa parka luisante de sueur froide. Sami, lui, est déjà à la porte. Il sort une clé de sa poche, une copie dont il a limé les crans pendant des nuits entières dans la cave du bâtiment 4. Le cylindre tourne sans un bruit.

L'appartement est une planque. Pas de meubles, juste une table dont le plateau stratifié jaune s'écaille et quatre chaises dépareillées. Les volets roulants sont baissés, laissant filtrer des lames de lumière crue où danse une poussière épaisse. L'air est saturé de renfermé et de tabac froid.

— Verrouille, dit Moussa.

Sami enclenche la barre de fer transversale. Le son métallique résonne comme un couperet. Kévin pose le sac sur la table. Le plastique jaune gémit. Ses mains tremblent légèrement, un spasme nerveux qu'il écrase en serrant les poings. Moussa s'approche. Il ne regarde pas ses complices. Il regarde le sac. Pour lui, ce n'est plus un objet, c'est une équation.

— Yanis, les téléphones.

Yanis jette les quatre brûleurs dans un sac Faraday doublé de plomb. Le silence qui suit est lourd, organique. On entend le bourdonnement du vieux frigo et, au loin, le cri d'un gamin sur la dalle. Moussa ouvre la fermeture Éclair. Le plastique glisse avec un bruit de déchirure. Il vide le contenu sur la table. Pas de velours. Juste des pierres et du métal qui s'étalent brutalement sur le plateau taché de gras. Les diamants de la Couronne. Le Bleu de France, l'Hortensia, et une douzaine de parures.

Sous l'ampoule à nu, le contraste est obscène. La pureté géométrique des pierres semble insulter la misère de la pièce. Entre une boîte de pizza vide et un cendrier, ils ressemblent à des débris de verre après un accident. Sami laisse échapper un sifflement.

— C'est n'importe quoi... On dirait des jouets.

— C'est la perpétuité ou la retraite, gamin, crache Kévin.

Moussa sort une loupe d'horloger, triple lentille x10. Il saisit la pierre centrale. Un geste sec, sans un tremblement.

Tic Tac.

Il observe les facettes, cherchant l'inscription laser microscopique sur le rondiste.

— Trop propres, murmure Moussa.

— Quoi ? demande Yanis. C'est les vraies ?

— C'est bien le problème. Si je les montre à Anvers ou à Dubaï, Interpol arrive avant que j'aie fini ma phrase. Chaque inclusion est une signature.

Il repose la pierre. Le choc sur le stratifié produit un clac sec.

— On fait quoi alors ? demande Kévin. On est sortis du Louvre comme des fantômes, Moussa.

— Sortir est une chose. Exister avec en est une autre. Regarde autour de toi.

Moussa désigne la fente du volet. Dehors, les barres de béton s'étendent comme un cimetière vertical. Dix millions d'euros sur une table à vingt balles. L'invisibilité sociale, leur arme pour le braquage, devenait leur prison. Ils étaient trop petits pour ces pierres. Moussa ouvre son Thinkpad reconditionné. Ses doigts courent sur le clavier. Il accède au Darknet.

Tic Tac.

L'écran affiche une série de codes. La réponse de l'Architecte tombe en lettres vertes :
« TOO HOT. IMPOSSIBLE TO CUT. DISPOSE OF IT. »

Moussa ferme brusquement l'ordinateur. Sa mâchoire se crispe.

— Il refuse. Tout le monde refuse. Il faudrait perdre 40 % de la masse, effacer l'histoire. Ces diamants sont plus intelligents que nous.

La tension devient solide. L'euphorie s'évapore pour laisser place à une réalité grasse.

— On ne peut pas les jeter, souffle Sami.

— On ne les jette pas. On les enterre. On va utiliser le seul truc que ces gens du Louvre ne comprennent pas : l'insignifiance. On va cacher la fortune de France dans

la merde. Sous des dalles dégueulasses, dans des gaines électriques de caves inondées. On va les rendre invisibles, comme nous.

Soudain, un bruit sourd dans le couloir. Des pas lourds. Tout le monde se fige. Sami attrape un tournevis. Kévin se plaque contre le mur. Moussa fixe la porte. Son esprit calcule. La BRI ? Trop tôt. Un voisin ? Un guetteur ? Les pas s'arrêtent. Un silence de mort, troublé par le sifflement du vent. Un cliquetis de briquet. Une inspiration. Puis les pas s'éloignent vers l'étage supérieur. Yanis s'effondre sur sa chaise.

— C'était juste un tox.

— Un tox qui nous vendra pour une dose si on ne fait pas gaffe, répond Kévin.

Moussa range les pierres dans des sachets de congélation individuels. Le bruit du plastique est minuscule.

— Le poids du butin, c'est pas les pierres, dit-il d'une voix sourde. C'est le temps qu'on va devoir attendre. On n'est plus des braqueurs. On est des gardiens de musée. Sauf que notre musée, c'est cette décharge.

Il tend un sachet à Sami. À l'intérieur, l'éclat bleu semble vouloir percer le plastique. Dehors, le soleil décline, jetant une ombre dentelée sur la cité. La lumière blanche qui frappait la Pyramide est devenue ici une lueur orangée, sale.

— Préparez-vous, ordonne Moussa. On sort dès qu'il fait noir. Un par un.

Kévin vérifie son chrono.

— Moussa. La pile. Elle vient de lâcher.

L'écran de la G-Shock est vide. Le métronome s'est éteint. Le silence qui suit est abyssal. Moussa se lève, le visage de marbre, et se dirige vers l'évier pour dissimuler les derniers lots derrière le tuyau de PVC. Il se tourne vers ses complices, le regard perdu dans les ombres de la pièce.

— On est riches, Sami ? demande le plus jeune dans un souffle.

Moussa observe son propre reflet déformé dans le miroir piqué de la salle de bain, puis les trois ombres qui attendent son verdict au milieu de l'odeur de Javel et de poussière.

— On est tellement riches qu'on ne pourra plus jamais rien acheter.

Moussa tourne la clé dans la serrure, un tour sec, définitif, et plonge l'appartement dans le noir.

Chapitre 12

Le marché de l'ombre

Au douzième étage de la Tour, l'air puait la sueur froide, le tabac froid et le Red Bull tiède. L'odeur de la peur. 04h12. La montre Casio de Kévin, posée sur la table basse en mélaminé écaillé, marquait chaque seconde d'un bip discret, un métronome qui cognait contre les tempes de Moussa.

Sur la table, entre une boîte de pizza grasse et une télécommande sans piles, reposait l'objet. Une broche du XIXe siècle, sertie d'un saphir Ceylan gros comme un œuf de pigeon, entouré de diamants taille ancienne. Au Louvre, sous les spots de précision, elle irradiait la majesté des rois. Ici, sous le néon blafard qui grésillait au plafond, elle ressemblait à un morceau de verre encombrant, une erreur de programmation dans la réalité crue des 4000. Moussa ne la regardait pas. Il fixait son ThinkPad reconditionné. Ses doigts pianotaient avec une régularité de machine à coudre. Réseau Onion. Forum de recel crypté.

— Ils répondent toujours pas ? demanda Yanis.

— Tais-toi, trancha Moussa. Tu pompes l'oxygène.

Kévin massait son genou droit, celui qui l'avait trahi sur la piste de tartan. Il calculait. Chaque minute ici réduisait leurs chances de survie de 1,2 %. Sami, prostré près de la fenêtre, observait les gyrophares d'une patrouille de la BAC balayer les façades de béton. Moussa valida une commande.

— C'est bon. On bouge.

Le trajet dans la Ligne D fut une descente aux enfers. Quatre ombres dans un wagon vide qui puait le désinfectant. Moussa portait le sac Quechua. Cinq millions d'euros

théoriques. Zéro dans la poche. L'opération avait été un chef-d'œuvre chirurgical : une faille dans la rotation des gardiens, un aimant néodyme, le chronomètre de Kévin. Mais transformer l'histoire de France en cash était une autre science.

Le hangar à pneus de Bobigny sentait le caoutchouc brûlé et l'huile. « Le Belge » les attendait, flanqué de deux nuques de taureaux. Moussa posa la boîte à lunch sur l'établi graisseux. Le saphir aspira la lumière du hangar. Le Belge sortit une loupe.

— Deux millions, rappela Moussa.

Le Belge laissa échapper un rire de gravier sec.

— Deux millions ? Tu te crois sur Netflix, gamin ? Cette pierre est répertoriée par le GIA depuis 1950. Marquage isotopique. Même retaillée, on retrouve la signature. C'est pas un bijou, c'est un mandat de dépôt avec ton nom en gras dessus. Vous êtes radioactifs. Cassez-vous.

L'humiliation brûla Moussa comme un acide. Ses calculs, son génie, tout s'effondrait devant le mépris social d'un vieux truand.

16h42. La Mercedes Classe V noire glissait sur l'A1. À l'intérieur, l'odeur de cuir synthétique saturait l'habitacle. Le chauffeur, une nuque épaisse, restait muet. Ils entraient dans les boyaux de la zone de fret de Roissy. Un gris industriel, sale, strié de traces de kérosène. Bureau 412. Quatrième étage. L'Occitan les attendait devant une table d'horloger, sous une lampe chirurgicale. Moussa posa le saphir, noirci par une tentative désespérée au chalumeau de cuisine.

L'Occitan ne les regarda même pas. Il maniait sa pince de précision.

— Un degré de plus et vous vendiez du gravier bleu, siffla-t-il. Sortez de mon bureau.

— On a l'accord, dit Moussa.

— Le Belge a été poli. Vous êtes des accidents industriels. Je prends la pierre, je la fais retailer à Anvers. Elle perdra son identité dans deux ans à Hong Kong. Pour vous : 75 000 euros. C'est le prix de mon silence.

Yanis voulut hurler. Moussa le retint. Il voyait la photo sur le bureau : la Golf grise qu'ils venaient de garer, son propre visage de profil. Le marquage. Ils n'étaient plus des braqueurs, mais des dettes à recouvrer. Moussa ramassa les liasses de 500. Le contact du plastique était froid. Une liquidation judiciaire.

De retour aux 4000, le silence était devenu une cellule. 19h02. Moussa regarda les bijoux sur la table en Formica. Sous le néon, ils avaient l'air faux. Trop pures pour cette poussière.

— On ne vend rien, dit Moussa.

— T'es malade ?

— Si on vend, on devient ses chiens. On va neutraliser le butin.

Moussa mélangea la poudre grise et l'eau dans un seau à peinture. Un par un, il y déposa les bijoux. La cire, l'or, les diamants disparurent sous la pâte visqueuse. Un enterrement de première classe. Moussa sentait son génie mourir avec eux, mais c'était le prix de sa peau.

19h28. La fuite par les entrailles. La trappe de service. Moussa rampe. L'amianté pique. L'obscurité bouffe le faisceau de la torche. Un mètre. Deux mètres. Le temps n'existe plus. La chaleur est étouffante, chargée d'odeurs de rats morts et de poussière séculaire. Yanis traîne le sac de ciment frais. Kévin grogne, sa jambe accrochée aux tuyaux. Ils sont l'envers du décor, la France qu'on ne veut pas voir.

Ils jaillirent derrière le transformateur EDF. Le chantier de la ligne du Grand Paris. Des squelettes d'acier sous la lune rousse. Pilier 4-C. Moussa creusa la terre meuble, y déposa le bloc. Demain, des tonnes de béton industriel scelleront le trésor des rois pour cinquante ans. Les saphirs de la Couronne soutiendraient une rame de métro de banlieue.

Moussa se redressa, les mains grises de poussière. Il regarda la Mercedes noire qui les attendait en bas de la tour.

— On rentre, dit-il.

— Ils nous attendent, Moussa.

— On rentre dans le cadre. On va s'asseoir devant eux. On va leur montrer qu'on n'a plus rien. On est redevenus personne.

Le clic du chrono s'arrêta. 20h00. Moussa ajusta sa capuche. Il n'était plus le Cerveau. Il était une statistique. Mais au fond de ses yeux brillait une lueur froide : il avait enterré l'Histoire sous le béton pour ne pas finir en laisse. Le jeu était fini. La dette restait. Et l'ombre de l'Occitan recouvrait désormais tout le département.

Chapitre 13

Le grain de sable

[14:02:12]

LABORATOIRE DE POLICE SCIENTIFIQUE – ÉCULLY.

L'air est saturé d'ions négatifs et de l'odeur d'ozone des serveurs sous-cadencés. Pas de fenêtres. Juste des dalles LED qui crachent un blanc chirurgical à 6000 Kelvins. Le silence est un luxe que seul le ronronnement des ventilateurs de cartes graphiques ose briser.

Sur le moniteur Eizo de 32 pouces, la vidéo TikTok défile en boucle. Quinze secondes de "lifestyle" : l'influenceuse @Luana_Sky sourit face caméra, dos à la Pyramide du Louvre. Le soleil blanc écrase les contrastes. En arrière-plan, une masse floue de touristes, une bouillie de pixels encodée en H.264.

L'inspecteur principal Vasseur ne regarde pas le sourire de Luana. Il fixe la zone 4-D.
— Relance. Ralenti à 10 %.

L'opérateur tape une commande. À 00:04:12, une silhouette traverse le champ. Parka Quechua noire, jean brut, baskets sombres. Le « Fantôme ». Il regarde le sol.

— Zoom sur l'appui gauche.

L'image se pixellise, puis se lisse sous l'action du logiciel Deep-View. Le détail émerge : le lacet de la chaussure gauche est défait. Un lacet plat, en nylon noir, qui traîne sur le granit.

— Regarde sa démarche, pointe Vasseur.

Le gamin compense. Pour ne pas marcher sur le lacet, sa hanche gauche s'élève de 1,2 centimètre supplémentaire à chaque foulée. Un mouvement de "fauchage" imperceptible.

— Lance GaitMatch. Comparaison base RATP, ligne D, Châtelet.

Le logiciel mouline. Squelettes en fil de fer vert fluo. 24 points de pivot analysés. La signature est une identité.

MATCH : 99,2 %.

NOM : SAÏDI Sami. 19 ans. La Courneuve, Tour Robespierre.

— On le tient, murmure Vasseur. Le fantôme vient de prendre chair.

[15:45:30]

LA COURNEUVE – QUARTIER DES 4000.

L'appartement sent le froid et la friture rance. Moussa, le Cerveau, est assis à la table en Formica. Chaque objet est à l'équerre : téléphone jetable, tournevis de précision, tasse vide. L'ordre est sa religion.

Yanis, le Caméléon, s'agite sur le canapé. Son zip de veste monte et descend. Il imite un accent bourgeois pour masquer son angoisse, mais sa voix craque. Kévin, l'Athlète, enchaîne les pompes à une main. *Schhh. Schhh.* Ses yeux sont rivés sur sa Casio G-Shock. Le temps est son ennemi depuis que son genou l'a trahi sur les pistes de tartan.

— Où est Sami ? demande Kévin.

— Parti chercher des clopes, répond Yanis. Il est invisible, ce petit.

Moussa redresse la tête. Un muscle tressaille.

— Il est sorti avec quelles pompes ? Ses Nike ? Il avait un lacet défait ce matin.

— Et alors ? rigole Yanis.

Moussa ne répond pas. Il sait que les gardiens du Louvre regardent les pieds pour anticiper la fuite. Une anomalie dans la démarche est un signal d'alerte pour les algorithmes qu'il a tenté de contourner.

[16:10:05]

****DIRECTION RÉGIONALE DE LA POLICE JUDICIAIRE – 36 QUAI DES ORFÈVRES.****

La salle de crise est une fournaise. Les écrans projettent des cartes de chaleur de La Courneuve.

— Téléphone de Saïdi actif. Antenne Courneuve-Centre, annonce un technicien.

Vasseur observe la Tour Robespierre clignoter en rouge.

— Préparez le dispositif. Approche chirurgicale. On attend qu'ils soient groupés.

Le profil de Moussa s'affiche. Bac +2 informatique. Propre. Trop propre. L'homme qui a neutralisé les lasers en plein changement de garde, à la 60ème seconde exacte, là où la vigilance s'effondre.

— Monsieur, Saïdi ressort de l'épicerie.

Sur la vidéosurveillance de rue, le lacet traîne toujours, balayant le bitume sale.

— Suivez-le. Il nous emmène au nid.

[16:22:40]

TOUR ROBESPIERRE – 12ÈME ÉTAGE.

Sami entre, pose le pain.

— Des schmitts au rond-point, dit-il. Ils m'ont même pas calculé.

Moussa se lève. Sa chaise racle le sol.

— Ton lacet, Sami. Tu claudiques. Tu as créé un motif. Les ordinateurs adorent les motifs. Tu nous as transformés en équation.

Bruit sourd dans la cage d'escalier. Pas un voisin. Un rythme de bottes lourdes.

Frottement du Kevlar. Cliquetis métallique des béliers. Kévin fixe sa montre.

— [16:24:12].

[16:24:14]

Choc. Explosion sourde. Porte blindée qui se transmute sous le bélier hydraulique.

Grenade assourdissante G7. Flash blanc total. Magnésium. 170 décibels. Le monde s'annule.

Yanis s'écroule, les tympons claqués, vomissant sa bile sur le tapis. Kévin bascule, réflexe d'athlète, mais ses muscles se tétanisent. La sueur est froide.

— À TERRE ! POLICE !

Fluidité noire. Colonnes d'assaut. PVH garés en bas. G36 au poing. Moussa reste

debout, un point laser dansant sur son sternum. Il voit les vecteurs de force converger. La faille se referme avec la précision d'une presse industrielle.

[17:10:05]

Le transfert s'opère dans un VBRG au moteur dCi grondant. Moussa, menotté par des Serflex, observe ses compagnons. Yanis n'a plus d'accent. Kévin n'a plus de montre. Sami n'est plus une ombre.

Au dépôt, l'inspecteur Lemoine pose une tablette devant Moussa.

— Beau boulot sur les lasers. Mais l'algorithme Sirius n'a pas besoin de vos visages. Il lui faut une structure osseuse, un rythme.

L'image TikTok de @Luana_Star75 s'affiche. En arrière-plan, Sami et son lacet en "S" inversé.

— La probabilité n'est pas une opinion, Moussa. Le public est une caméra géante. 432 vidéos récupérées dans un rayon de 500 mètres. Chaque touriste est un auxiliaire de police.

[22:42:00]

Moussa est seul dans sa cellule. Il fixe le néon à 50 hertz. Il repense aux diamants, à cette densité royale qu'il a tenue entre ses mains. Une victoire physique balayée par le narcissisme numérique d'une gamine de seize ans.

Ils ont humilié Thalès avec des tournevis, mais ils ont été vaincus par une application de partage de vidéos. L'invisibilité est une utopie de vieux. Dans un monde saturé de capteurs, l'ordre est une cible et chaque mouvement une métadonnée.

Le silence revient, entrecoupé par le bruit de la pluie acide sur la cour du dépôt.

Moussa ferme les yeux. Derrière ses paupières, il voit encore les ors du Louvre, avant

que la pesanteur sociale ne le ramène ici, entre deux murs de béton banché.

Le grain de sable a gagné.

Le temps n'est plus une arme. C'est une cellule.

FIN.

Chapitre 14

L'étai

Le néon du salon grésillait à une fréquence de 50 hertz, un bourdonnement électrique qui cisailait les tempes de Moussa. C'était un tube fluorescent de 120 centimètres, mal clipsé, projetant une lumière chirurgicale sur la table en Formica écaillée. Dessus, pas de victuailles. Juste quatre smartphones débarrassés de leurs batteries, un plan de secteur annoté au feutre indélébile, et une mallette en aluminium brossé qui semblait appartenir à un autre système solaire.

Moussa ne regardait pas la mallette. Il fixait la fenêtre. Le double vitrage bas de gamme de la tour du Mail de Fontenay laissait passer un filet d'air glacé, chargé d'une odeur de béton humide et de pneu brûlé. En bas, à cent soixante pieds sous leurs semelles de gomme, la géographie de La Courneuve mutait. Ce n'était plus un quartier, c'était un diagramme tactique.

— Ils bouclent le Mail, lâcha Moussa. Sa voix était un frottement de papier de verre. Sèche.

Yanis sursauta. Il triturait un briquet Clipper, le faisant tourner entre ses doigts avec une dextérité de prestidigitateur. Le *clic-clac* métallique était le seul métronome de la pièce. Yanis avait troqué son costume cintré du Louvre — celui du fils de diplomate égaré devant les appartements de Napoléon III — pour un ensemble Tech Fleece noir, anonyme. La panoplie du fantôme urbain. Mais ses pupilles dilatées trahissaient la bête qui lui rongait les viscères.

Moussa observa un Master blanc, banalisé, se garer en travers de la rue de l'Armistice. Deux hommes en sortirent. Port altier, appuis solides, l'oreille droite

collée à une oreillette invisible. Des techniciens de la violence légitime. La BRI.

— L'invisibilité, c'est une question de fréquence, Yanis, murmura Moussa. Là, on est sur leur radar. Ils savent qu'on est la seule anomalie du secteur.

Le cadran de la G-Shock de Kévin afficha 16h44 dans un flash vert radioactif. Kévin était debout dans l'embrasure de la cuisine. Ses bras, sculptés par des années de fonte, tombaient le long de son corps comme des masses de granit. Depuis sa blessure au tendon d'Achille, le temps était devenu sa seule prothèse. Il ne pouvait plus courir à 36 km/h, alors il fragmentait la réalité en secondes.

— Le RER D de 16h41 est passé avec trois minutes de retard, annonça Kévin d'une voix blanche. Trafic fluide sur la ligne, mais les quais à Saint-Denis sont sous surveillance. Deux colonnes de quatre sont montées dans la rame de tête. On a une fenêtre de douze minutes pour rejoindre le garage du bloc C. Après, la nasse sera hermétique.

Sami, le plus jeune, était accroupi près du radiateur qui claquait. Effacé dans sa parka trop grande, il tenait un tournevis plat. Au Louvre, il était celui qui nettoyait les vitrines, celui que les touristes bousculaient sans un regard. Le Fantôme. Il glissait dans les recoins comme une ombre entre deux pixels de caméra.

Moussa s'approcha de la table et ouvrit la mallette. Un éclat insoutenable jaillit. Le Grand Mazarin. Un diamant rose de 19,07 carats, entouré de saphirs birmans d'un bleu abyssal. Une relique qui pesait le prix de dix de ces cités.

— On a été trop propres, analysa Moussa. On a volé des objets qui n'ont pas de prix. On les a humiliés entre le parquet de chêne et la cire d'abeille. Maintenant, ils viennent nous chercher dans notre merde, entre le béton et la pisse.

Kévin pointa sa montre.

— 16h47. On bouge ou on se mure. Si on reste, on finit en garde à vue à Levallois ou dans un sac plastique.

— Yanis, prends le sac de sport. Mets la mallette dedans. Sami, tu passes devant. Tu es l'ombre, tu restes l'ombre. Kévin, tu gères le timing. On descend par l'escalier de service, celui qui n'a plus de lumière. Sortie par les caves du bâtiment D4.

Moussa sortit un brouilleur de fréquences artisanal. Il le posa sur le rebord de la fenêtre. Une fois activé, il saturerait les ondes radio de la BRI pendant exactement quatre minutes. Un grain de sable dans l'engrenage.

— On sort dans 30 secondes. Pulse à 90. Respiration contrôlée.

Yanis engouffra la mallette dans le sac noir. Ses gestes étaient saccadés. Il vérifia ses lacets. Un lacet défait, c'est une chute. Une chute, c'est la fin de la partie. Il n'était plus le caméléon. Il était une proie.

— 16h49. On y va.

Ils s'élancèrent dans le couloir. L'odeur de chou bouilli et de désinfectant bon marché les saisit à la gorge. L'antithèse absolue des effluves d'Earl Grey du Louvre. Le silence de l'immeuble était trompeur. Derrière chaque porte blindée, des verrous qui tournaient, des informateurs potentiels.

Ils atteignirent l'escalier de service. Kévin posa sa main sur la poignée froide.

— Maintenant.

Un étage. Deux étages. Le cœur de Moussa cognait contre ses côtes comme un piston déréglé. Au huitième, un choc métallique retentit en bas. *Clang.*

— Ils sont au cinquième, souffla Kévin. Charge lourde. Ils ont les boucliers.

Moussa sentit la sueur brûler ses yeux. La friction. Le détail qui foire. L'humiliation avait accéléré leur réponse.

— On ne remonte pas. On sort par le vide-ordures.

Sami ouvrit la trappe métallique. Une odeur fétide s'en échappa.

— On descend par les câbles de maintenance adjacents. Sami, plonge. Kévin, suis. Yanis, donne-moi le sac. Si on se sépare, c'est moi qu'ils chassent.

Sami s'engouffra dans le noir. Kévin suivit avec une précision d'automate. Yanis jeta un dernier regard de terreur pure avant de s'évaporer. Moussa resta seul sur le palier. Il activa le brouilleur. En bas, les radios de la BRI explosèrent dans un larsen insupportable. Sa petite victoire technique.

Soudain, la porte de l'escalier vola en éclats sous l'impact d'un bélier pneumatique. Choc. Obscurité. Moussa vit la lumière blanche des torches tactiques balayer la poussière. Il ne vit pas d'hommes, il vit un système. Il lâcha le rebord de la trappe.

La chute fut une succession d'impacts brutaux contre le métal galvanisé. Le sac de vingt-cinq kilos lui écrasait les vertèbres. Moussa percuta le fond à 16h55. Le tas de sacs-poubelles amortit le choc. L'odeur de jus de décharge fermenté le frappa. Il se redressa, la cheville gauche raide, mais il isola la douleur dans une boîte mentale.

Dans le local à ordures, les trois autres l'attendaient.

— Sept secondes de retard, nota Kévin.

Moussa ouvrit une trappe en fonte sous les bacs à poubelles. Le ventre de la bête. Ils rampèrent dans une galerie technique de quatre-vingts centimètres de large. La chaleur monta à trente-cinq degrés. Au-dessus, le plafond tremblait sous les bottes de 1,2 kilo des hommes du groupe d'intervention.

Soudain, un bourdonnement électrique. Très fin.

— Un drone, siffla Kévin. Exploration de conduits.

— Éteignez tout !

Ils se regroupèrent contre le mur humide, s'écrasant sous une couverture de survie en aluminium. Le drone stationna devant eux. Son œil infrarouge chercha une signature thermique. Mais sous l'aluminium, la chaleur était piégée. Pour le capteur, ils n'étaient qu'une irrégularité minérale. Le drone repartit.

Ils débouchèrent enfin sur le chantier du futur métro. 17h05.

Des dizaines de gyrophares saturaient l'horizon. Des cordons de CRS bloquaient chaque issue.

— On est dans la boîte, murmura Yanis.

Moussa observa le chantier. Des grues, du sable, une vieille bétonneuse rouillée.

— Ils cherchent des mecs qui courent, Yanis. On va faire l'inverse.

Il ouvrit le sac de sport et en sortit quatre gilets haute visibilité volés trois semaines plus tôt. Ils les enfilèrent. Sous le plastique fluorescent, l'individu disparut. Ils se couvrirent de poussière, de graisse.

— On ne sort pas avec le trésor. On le planque ici.

Moussa glissa le sac bleu de 19 carats dans le tambour de la bétonneuse, sous une plaque de tôle ondulée. Une cache de fortune pour un trésor royal. Il marqua le poteau d'un trait de craie bleue.

— Allez. Marchez comme des mecs qui veulent finir leur service.

17h12.

Ils s'avancèrent vers le cordon de CRS. Moussa râlait déjà sur le retard des bus, mimant la fatigue d'une journée de béton. Un officier les dévisagea. Il vit la crasse, les gilets orange, la sueur. Il entendit le vacarme de l'hélicoptère au-dessus de la tour.

— Circulez, lança le policier. C'est bouclé.

Moussa hocha la tête avec une moue de mépris parfaitement orchestrée. Ils franchirent la ligne. Ils étaient dehors. Libres et vides.

Le braquage était fini. La patience commençait.

Tic. Tac. 17h14.

Chapitre 15

Retour à la pesanteur

05:42.

Le silence dans le bâtiment G4 des 4000 n'est jamais total. C'est un silence de machine en veille. On entend le sifflement résiduel des tuyauteries, le craquement thermique du béton et, au loin, le premier RER D qui déchire l'obscurité vers la gare du Nord. Un frottement de métal contre métal, acide, qui remonte jusqu'au neuvième étage.

Moussa est assis sur le bord de son lit. Dos droit. Les pieds à plat sur le lino jauni. Il n'a pas dormi depuis soixante-douze heures. Ses yeux sont injectés de sang, les pupilles dilatées par un mélange d'adrénaline rassie et de caféine en poudre.

Le plan était parfait. Le Louvre avait été une équation ; il l'avait résolue. Mais le facteur X, le résidu qu'on n'élimine jamais, s'est glissé dans les rouages. Moussa savait pour la pression atmosphérique des salles pressurisées, il l'avait intégrée. Ce qu'il ne pouvait pas prévoir, c'est que le système HVAC du pavillon Denon subirait un cycle de maintenance préventive imprévu à 03h15, modifiant les seuils de tolérance des capteurs piézoélectriques. Une erreur de maintenance. La malchance érigée en système de défense.

05:44.

Au pied de la tour, trois monospaces banalisés et deux fourgons blindés de la BRI se sont immobilisés. Pas de gyrophares. Les hommes en noir sortent, alourdis par le kevlar et la céramique. Ils déploient une chorégraphie apprise sur des maquettes à

Nanterre. Ils portent des HK G36 et des béliers hydrauliques.

Dans le salon, Yanis est aux aguets derrière la porte. Il perçoit le murmure de l'ascenseur. Le vieux Otis, d'habitude si bruyant, semble aujourd'hui fluide, lesté par huit hommes en tenue d'assaut. L'anxiété de Yanis n'est plus un bourdonnement, c'est un signal électrique.

— Moussa, murmure-t-il. Ils sont là.

La trahison n'est pas venue d'un homme, mais d'une trace numérique. L'oncle de Yanis, le receleur, avait utilisé un mélangeur de crypto-monnaies dont l'algorithme avait été discrètement compromis par la Cyberdouane trois mois plus tôt. Un paiement "mixé" qui a laissé une traînée de pixels jusqu'à l'appartement. La technologie les a portés, la technologie les a vendus.

05:55.

BOOM.

Le bélier pulvérise le chambranle en bois de cagette. Les grenades flash explosent dans un fracas de fin du monde. Une lumière blanche, absolue, dévorante. Elle efface le salon et les meubles en kit.

— POLICE ! AU SOL !

Moussa se laisse tomber. Le contact du lino froid contre sa joue est un retour brutal au réel. Un brigadier sectionne le bracelet en résine de sa Casio. La montre glisse dans un sachet zip n°4. Un geste de greffier. En 0,8 seconde, Moussa est dépossédé de sa seule constante. Le sachet est scellé. La montre continue de battre, mais pour le compte de l'État.

On lui plaque les mains derrière le dos. Le cliquetis des menottes en acier est le dernier son technique du braquage. Un son définitif, plus sec que le verrou d'une vitrine blindée.

09:42.

Le box des accusés sent la cire d'abeille et le vieux papier. Derrière le verre blindé de 12 millimètres, Moussa regarde le Président de la cour. Le silence est une matière.

— Moussa Traoré, vous êtes condamné à dix ans de réclusion criminelle.

Tic.

— Yanis B., sept ans.

Tac.

— Kévin L., six ans.

Tic.

— Sami D., cinq ans.

Tac.

Les chiffres tombent comme des couperets. C'est la mathématique de la chute. Moussa ne regarde plus ses complices. Il fixe l'horloge murale de la salle d'audience. Il sait une chose que les juges ignorent. Dans la rainure du socle en velours de la galerie d'Apollon, là où reposait le diamant, il a laissé une petite vis de précision de 4 millimètres. Sa signature. Une poussière d'acier dans l'histoire de France.

On l'entraîne vers les geôles. Le trajet vers la cellule est une descente aux enfers administrative. Escaliers de béton, néons à 50Hz, odeur de Javel. On le pousse à l'intérieur de son nouveau périmètre.

Le verrou de la cellule de 9m² s'engage avec un bruit de culasse.

Tac.

Le plan était parfait. Seule la réalité ne l'était pas.

FIN

Merci d'avoir lu "HORS CADRE"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)